



Escales

Mammeri, Mouloud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MOULOUD MAMMERI

Escales

Nouvelles



LA DECOUVERTE

MOULOUD MAMMERI

Escales

Nouvelles



ÉDITIONS LA DÉCOUVERTE
1, place Paul-Painlevé
Paris Ve
1992

Ameur des Arcades et l'ordre

S' IL était Ameur des Arcades, c'est qu'il était difficile de lui donner un autre état civil. Il n'avait pas de maison, ce qui est régulier, pas de père non plus, ce qui est régulier aussi ; mais on ne lui connaissait pas de mère, ce qui est tout de même anormal, parce que les enfants de dix ans qui n'ont pas de père et pas de maison ont en général une mère. Lui non. Il était Ameur, voilà tout, et parce que tous les soirs que Dieu créa, qu'il fût vent ou clair de lune, tempête ou nuit bleue, il dormait sous les arcades du marché, on l'appelait Ameur des Arcades, pour le distinguer de tous les autres Ameur qui, eux, ont un nom.

Pour le connaître on le connaissait et plutôt trop que pas assez, ne serait-ce que parce que le soir, sous les arcades, on butait souvent sur son petit corps étendu : il dormait tôt, Ameur. Il n'allait évidemment pas à l'école. Qui l'y aurait mis ? Mais il parlait français mieux que tous les élèves de M. Bourdais. Bien sûr, parce que pour lui ce n'était pas un luxe ou une corvée, mais une nécessité, un instrument de travail : il faut savoir se procurer du pain, des sous, se tirer des mauvais coups que l'on monte et pour cela parler, parler, parler.

Par la même occasion, et puisqu'il y était, il avait appris aussi le kabyle ; c'est qu'à Saint-Ferdinand il y a aussi des commerçants kabyles, à qui on peut toujours extorquer quelque chose. Il avait remarqué, Ameur, que ses démarches étaient plus efficaces de ce côté quand il se servait de la langue même de ces commerçants. Et puis c'était plus facile de les insulter, quand ils n'avaient rien donné. Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour gagner sa vie !

De fait, il avait essayé de plusieurs façons de la gagner : « Il faut varier les plaisirs, disait-il. – Les plaisirs ? Tu veux rire. Douze métiers, treize misères, oui », répliquait Mourad. Toujours pessimiste ce Mourad. Ameur avait d'abord appris à cirer les souliers. Mais vite il s'était aperçu que c'était un travail d'imbécile : « Ça ne rapporte rien et ça fait mal aux yeux de toujours regarder en bas les souliers des gens. » Quelque temps encore il s'était servi de la belle boîte rouge comme d'un tambour sur lequel il battait des marches militaires avec

ses brosses à reluire, puis un jour avait fait cadeau de tout le matériel à un nouveau venu sous les arcades, un petit timide toujours les yeux baissés : « Un que ça ne fatiguera pas de regarder en bas ! »

Ameur faisait aussi des courses, parce qu'à Saint-Ferdinand il connaissait tout et tout le monde. Il avait acheté un superbe couffin, aussi haut que lui, et le matin se postait à la porte du marché. Il guettait les grosses ménagères impotentes : « Pas étonnant, ça doit manger tous les jours et encore peut-être plusieurs fois par jour, ma parole ! » Il offrait ses services, suivait la grosse dame, qui jetait dans le couffin tout ce qui lui tombait sous la main : « Attention, Ameur, mets les tomates par-dessus le melon, tu vas les écraser. » Mais cela non plus ne dura pas : quand le couffin était plein, Ameur entendait craquer les os de son dos au rythme de la marche poussive de la grosse femme. Et puis, surtout, il y avait la concurrence, trop de concurrence. Tous les enfants des arcades avaient des couffins et certains, quand ils avaient trop faim, demandaient des tarifs dérisoires.

Il y avait enfin les petits mendiants. Ameur pouvait faire comme eux, mais c'était vraiment « un travail de chien » : il fatigue autant que les autres et il ne rapporte presque rien, et puis c'est dégoûtant de tirer tout le monde par la manche et de faire sa voix pitoyable. Ameur, d'ailleurs, rossait de temps à autre un de ses petits camarades pour lui faire passer l'envie de geindre : « Mais va donc voler, chien ! — Et la police ? » répondait l'autre toujours – parce que, quand ils choisissent de mendier, c'est qu'ils manquent totalement d'imagination, les enfants du bon Dieu.

Les enfants du bon Dieu ? C'était Ameur qui leur avait trouvé ce nom. Un soir qu'ils s'étaient amusés autour d'un feu de planches volées à faire le recensement de tous les enfants des arcades, ils s'étaient aperçus que la plupart ne s'étaient jamais connu de parents et que pour les autres c'était tout comme, parce que leurs chiens de pères les avaient oubliés presque dès leur naissance : « Il n'a pas oublié, neuf mois avant, de coucher avec ta mère pour forger ton portrait. — Et toi donc ? On voit bien que tu as été fait la nuit : tu es noir comme elle et comme ton destin. » Pour consoler tout le monde, Ameur avait dit que ça ne faisait rien de n'avoir ni père ni mère, parce qu'en réalité on était tous les enfants du bon Dieu.

Tous ces modes de vie cependant étaient ou fatigants ou aléatoires. Aussi Ameur faillit-il un jour trouver la solution définitive : on allait manger tous les jours et pour rien. Il expliqua à tout le monde ce qu'il fallait faire : ce n'était vraiment pas difficile ! Septembre finissant ramenait déjà les orages, la fin des fruits, les premiers froids ; on allait de nouveau grelotter sous les arcades. Alors autant trouver tout de suite un moyen radical pour au moins manger, parce qu'on a toujours moins froid quand on mange. Or, tous savaient qu'à l'école de

M. Bourdais il y avait une cantine. Il suffisait d'aller se faire inscrire. Un rire énorme et sans fin secoua les petites poitrines : « Eux à l'école ? Quelle bonne blague ! L'école, c'est bon pour les riches ! — Nous sommes tous des enfants du bon Dieu », avait répondu Ameur.

Il avait fini par les convaincre. Il fallait maintenant préparer l'affaire : d'abord Ali, Kouider, Mourad et tous « les vieux » ; ceux qui avaient plus de douze ans, inutile de venir, ils ne feraient que « casser le travail » des autres ; ils n'auraient qu'à aller travailler dans les chantiers, dans les fermes, à Alger. Pour les autres, M. Bourdais ne les prendrait certainement pas crottés comme ils étaient ; alors, la veille de la rentrée, corvée de lavage de tous les habits à la fontaine du marché, la nuit de préférence. Certains lambeaux n'étaient plus lavables et risquaient de fondre dans l'eau, tant ils étaient inconsistants : on volerait quelques chemises, quelques culottes chez les commerçants kabyles. Il fallait être peigné : Mourad ce jour-là passerait son démêloir à tout le monde. Le plus difficile c'était les noms : Ameur savait très bien que l'instituteur en demandait toujours deux ; or la plupart des enfants du bon Dieu n'en avaient qu'un. On décida d'en trouver tout de suite un second pour ceux qui n'en avaient qu'un. Ce fut cocasse : c'est plus difficile à trouver qu'on ne croit, parce qu'on tombe toujours sur un nom déjà connu ou qu'on invente quelque chose de parfaitement ridicule. Il fallait encore se rappeler celui qu'on avait forgé : « Tu parles d'un 'beans'. »

Le jour de la rentrée arriva. Les enfants du bon Dieu lavés, peignés, parfumés (un qui, en prenant une chemise chez un commerçant, avait en cours de route buté sur un flacon d'eau de Cologne que dans sa distraction il avait aussi emporté), se postèrent dès l'aube devant l'école. Personne naturellement n'était levé à cette heure. Longtemps après le lever du soleil, des dames en grandes toilettes parurent, traînant des mioches à la peau blanche, pomponnés, tous beaux comme des sultans. Les enfants du bon Dieu regardèrent leurs nippes lavées. Les dames firent la queue, les enfants du bon Dieu vinrent, rasant les murs, se ranger sagement derrière elles.

Ameur dut attendre deux heures avant que son tour vînt de passer. Il entra dans le bureau de M. Bourdais, fièrement, comme s'il était sous les arcades. Il ne tarda pas à en sortir en vociférant : « Tu es le chien le plus chien de tous les chiens de Saint-Ferdinand, un fils de bâtard, un bâtard toi-même ! » Le répertoire était abondant et du reste familier à tous les enfants du bon Dieu. M. Bourdais se précipitait furieux derrière Ameur qui, avant de passer la porte de la grille, se retourna pour cracher dans sa direction. Les autres détalèrent derrière lui en insultant le directeur quoiqu'ils ne sussent pas très bien ce qui s'était passé.

Quand ils furent tous réunis sous les arcades, Ameur résuma la situation : « Il va falloir trouver autre chose. — Qu'est-ce qu'il t'a dit ? — Il allait m'inscrire. » Cri de stupeur : « Et alors ? — J'ai dit qu'il fallait vous inscrire aussi, inscrire tous les enfants du bon Dieu. — Qu'est-ce qu'il a dit ? — Il a sifflé et vous a traités de voyous. — Qu'il aille siffler chez sa mère. C'est un chien. » Le camion d'ordures passa. La moitié de l'assistance courut se suspendre derrière.

La vie recommença avec ses matins imprévus parce qu'il fallait chaque aube inventer une journée nouvelle, qui ne ressemblait jamais à la précédente ; il fallait aider les circonstances, ruser avec le froid, la faim, avec les hommes, avec les camarades, aider les jours à naître parce qu'on est toujours levé avant le soleil et puis les voir mourir... sans regret comme sans espoir : « On l'a eu celui-ci aussi ! À nous la nuit ! Demain on verra bien. »

M. Bourdais, cependant, avait eu des remords. À voir errer, faméliques et promis aux bises prochaines de l'hiver, tous ces enfants semblables à ceux qui, chaque matin, les joues roses et le ventre plein, se pressaient sur les bancs de sa classe, il avait regretté de n'en avoir accepté aucun. Un jour il était allé trouver M^{me} Bourdais pour lui dire que cet Ameur... après tout... intelligent... et vif... et énergique... et beau... et tout et tout... s'il était pris en main... peut-être... un jour... sait-on jamais... Et puis plus tard on aurait eu la satisfaction d'avoir tiré un homme du ruisseau. M. et M^{me} Bourdais n'avaient pas d'enfant. M^{me} Bourdais n'avait pas dit non et tout de suite avait douché, frotté, peigné et parfumé Ameur qui n'avait pas l'air plus étonné que cela.

Ce qu'on croyait être le plus difficile s'avéra à l'expérience le plus aisé : en deux mois Ameur apprit à lire et à écrire sans bavures. Il insultait les diphtongues qui ne venaient pas assez vite sur sa langue ou sous sa plume, mais il les savait. Des obstacles cependant surgirent auxquels ni M^{me} ni M. Bourdais n'avaient songé : les anciens compagnons d'Ameur venaient lui rendre visite, les plus timides sous prétexte de venir lui dire bonjour, quelques-uns pour voir, la plupart pour demander du pain ou des sous. L'opinion de M^{me} Bourdais était là-dessus précise et sans ambages : il fallait séparer Ameur de tout ce monde, sans quoi l'expérience était vouée à l'échec. M. Bourdais émettait quelques objections : il y avait quelque injustice à ne vouloir sauver qu'une unité du troupeau et encore, de toutes, celle que la nature avait tellement gâtée qu'elle semblait être celle qui en eût le moins besoin. M^{me} Bourdais adoptait chaque jour une solution différente, selon la conclusion de son dernier raisonnement, son humeur du jour, la réussite de son déjeuner. Mais les autres, non seulement revenaient, mais se faisaient chaque jour plus envahissants, plus exigeants. Alors M^{me} Bourdais un jour les avait tous mis dehors à coups de balai.

Ameur se mit à sortir plus souvent, trop souvent. Il ne fallait pas le brusquer : on ne renonce pas facilement à de vieilles habitudes, mais on fixa des bornes à sa liberté : il avait droit à deux heures de sortie, une le matin et une le soir. Ameur respecta ces clauses trois jours ; le quatrième il entra à onze heures du soir : on le gronda modérément et seulement pour la forme. Le lendemain, à table, on lui demanda où il était allé la veille : « À Sidi-Mabrouk. » Sidi-Mabrouk c'est à dix kilomètres de Saint-Ferdinand. « Pour quoi faire ? — Ibrahim me devait vingt-cinq francs : il ne me les a jamais rendus. Je venais d'apprendre qu'il était à Sidi-Mabrouk. Voilà », dit-il, et, passant sa main derrière le col de son beau blouson bleu, il tira cinq pièces de cent sous qu'il avait glissées entre sa chemise et sa peau.

Il faisait tout de même d'étonnants progrès, Ameur, ne mettait plus ses coudes sur la table, ne parlait pas la bouche pleine ; il ne disait plus « purée » à chaque instant. Il restait bien quelques taches encore : ainsi Ameur avait peu le sens de la hiérarchie, comme ses rapports avec M^{me} Pillot ne le montraient que trop.

M^{me} Pillot, avant d'être la femme de l'administrateur de la commune, était institutrice. Elle croyait au loup-garou, M^{me} Pillot : elle était par exemple convaincue qu'il était de son devoir de distribuer des collyres aux yeux rougis de trachome, des pommades aux peaux rongées de pustules. Elle ne soignait pas les estomacs, sonores d'être creux ; bien sûr, c'était impossible, mais aux grandes fêtes elle faisait distribuer de grands plats de couscous, aux frais de la commune bien entendu : elle appelait cela soulager la misère.

Soulager la misère c'était son métier à elle. D'autres sont cordonniers ou pharmaciens ou dactylos. Elle, elle était la femme du chef. À l'École normale on lui avait enseigné que la femme d'un chef doit avoir un rôle, à peu près celui qu'elle se donnait. Elle se savait gré d'être si bonne. C'était un beau rôle assurément et qui avait ceci d'intéressant qu'il ne risquait pas de cesser un jour d'avoir une raison d'être, parce que la misère, n'est-ce pas, cela se soulage, cela ne se supprime pas. Que ferait-elle alors, elle, si un jour on s'avisait de supprimer cette misère ? Au reste, c'était impossible, impossible et impensable que les enfants du bon Dieu cessent d'être misérables, pas tous les enfants du bon Dieu bien sûr, parce qu'il y en a qui sont presque comme vous et moi, mais la masse, le plus grand nombre. D'ailleurs, l'idée ne lui était encore jamais venue que les choses pussent être autrement qu'elles étaient.

Son mari apparemment se moquait d'elle, surtout devant le monde : « Ça te passera avec l'âge. » Intérieurement il était fier d'avoir une femme si supérieure, la vraie femme d'un chef, une espèce de Providence vivante. Un mot d'ailleurs qu'elle n'aimait pas, parce que pour comble elle n'était même pas chrétienne ; car, à la rigueur, on

aurait compris qu'en ce cas elle essayât, pauvre être anachronique mais inoffensif, d'aimer son prochain comme elle-même, ou d'acheter dans l'autre monde une éternité de bonheur au prix d'un peu de misère soulagée dans celui-ci. Mais non, elle ne croyait pas, et c'est pourquoi M. Pillot ne comprenait pas.

Du reste l'attitude de sa femme risquait d'entraver son avancement, parce qu'enfin, s'occuper (même pour rire) de la misère de ceux qui n'ont rien, c'est insulter directement à la richesse de ceux qui ont et c'est malheureusement de ceux-ci que l'avancement de M. l'administrateur dépendait. Mais M^{me} Pillot avait l'air d'y tenir et mieux valait attendre que cette manie doucement lui passât.

Tout cela pour dire qu'Ameur, lui, avait très vite saisi tout le parti qu'il pouvait tirer de la situation. Déjà du temps qu'il n'était encore qu'Ameur des Arcades, il se présentait souvent chez M^{me} Pillot à l'heure des repas (les seuls moments où c'était M. Pillot lui-même qui ouvrait ; aux autres heures, c'était le cavalier de la commune qui invariablement le sortait à coups de bottes dans le train). Il avait gardé cette déplorable habitude et, encore maintenant qu'il ne manquait plus de rien, il continuait à venir de temps à autre sonner à la commune. M. Pillot venait lui ouvrir et Ameur aussitôt lui tendait la main comme à une vieille connaissance : « Comment allez-vous, monsieur Pillot ? M^{me} Pillot va bien ? Puis-je la voir ? » Impossible de l'éconduire : il aurait éructé en détalant la plus horripilante bordée d'injures qu'oreille d'homme eût entendue. Heureux encore si le soir il ne revenait pas avec toute la meute bombarder à coups de cailloux le poste de garde qui veillait devant les bureaux.

Qu'y faire ? On n'allait tout de même pas fourrer Ameur en prison... sans raison... comme un quelconque adulte. M^{me} Pillot du reste sortirait les grands mots de l'École normale : l'humanité, la dignité, la liberté, le respect de ceci ou de cela ; heureux encore qu'elle se défendît de parler de charité comme le curé.

Pourtant ce n'était pas difficile à comprendre : il y a un ordre ; chacun a sa place ici-bas et doit s'y tenir : le chef commande, les gendarmes fourrent en prison, les vigneronns font de gros bénéfices et se plaignent, les enfants du bon Dieu couchent sous les arcades. C'est pourtant simple. Où irions-nous s'il fallait brouiller les rangs et prétendre par exemple que les enfants du bon Dieu, justement parce qu'ils sont comme tout le monde des enfants du bon Dieu, ont droit à autant de soleil que les autres ? Où irions-nous, je vous le demande ! Chacun sa place. Il y a un ordre.

L'ordre ? C'est justement ce que, pour parfaire l'éducation d'Ameur, M^{me} Bourdais voulait enfin lui apprendre. Elle voulait lui faire comprendre que les mêmes lois ne régissent pas les enfants des arcades et les sociétés humaines, que par exemple les hommes

différent entre eux selon l'endroit de l'échelle où le hasard les a placés, car il y a une échelle.

C'était merveilleux. Ameur écoutait sans rien dire : Il ne faut jamais... La politesse exige... Quand un subordonné... Le chef de la commune, c'est-à-dire de nous tous... Ameur bâfrait : il devait avoir bien faim, quoique depuis quelque temps il mangeât beaucoup plus proprement et presque comme un enfant du monde. Il bâfrait, mais il écoutait, c'était bon signe. L'ordre, le sens de l'ordre sacro-saint peu à peu entraînait dans cette cervelle indocile où les valeurs se rangeaient selon des normes inconnues. Du reste, depuis plus de trois mois, exactement depuis le jour où il avait cassé en les lançant à toute volée contre le mur une demi-douzaine d'assiettes, Ameur était devenu beaucoup plus sage. M^{me} Bourdais s'en sentait plus assurée dans son prêche : la hiérarchie... le chef de la commune... l'échelle...

Fut-ce l'effet de la répétition ? La griserie d'un vin dont on ne lui mettait pourtant qu'un doigt dans un grand verre d'eau ? Ameur saisit son assiette de flan et de toute la force de ses muscles durcis par la haine, la rage et l'exaspération la lança sur les traits sévères et solennels de la morale et de l'ordre. Elle eut juste le temps d'esquiver le coup. L'assiette alla, cristalline, multiplier près de la cheminée les morceaux fleuris d'une faïence chatoyante. Le flan fit floc sur les carreaux du parterre.

Ameur rafla sur la table une demi-douzaine de bananes, mordit à même le tas comme un forcené et disparut par la porte ouverte. Il avait son beau blouson bleu : ce fut la dernière chose qu'on vit de lui, noyée dans un flot de paroles exaspérées où M^{me} Bourdais comprit qu'on insultait sa souche, sa race, qu'on maudissait la religion de ses pères et qu'on déterrait les os de ses aïeux.

*

Un long mois après ramena près du marché sa démarche onduleuse, ses yeux luisants, ses os devenus perceptibles sous la peau en plusieurs endroits gercée. Il me demanda cent sous comme jadis. Je les lui donnai. Il allait repartir avec son regard aux aguets. « C'est tout ce que tu as à raconter, Ameur ? Viens donc bavarder avec moi. » Il ne se fit pas prier : il est vrai que je n'étais pas l'ordre. Il me dit tout, par bribes, mais très clairement, comme une grande personne, avec en moins le goût du mythe et le désir malsain de faire pitié.

« J'aime pas les traîtres, vous comprenez. L'échelle de M^{me} Bourdais, il y avait toujours au haut bout l'administrateur et plus bas, tout à fait en bas, les enfants du bon Dieu – ces garnements, qu'elle disait toujours, votre amie, comme s'ils n'avaient pas de noms, et de beaux noms encore. J'ai bien vu que je ne pouvais pas être en

même temps au diable et à Dieu. J'ai choisi Dieu. »

La petite figure aux os saillants, rendue plus brune par la faim, était toute congestionnée. Il fallait laisser à Ameur du moins la conviction qu'il avait bien choisi et que, même s'il ne lui restait plus que cela au monde : son libre choix et sa misère, il était encore sur la plus royale des voies.

« Eh bien ! Ameur, mais c'est très bien puisque tu as choisi et gagné.

— Je suis sûr d'avoir choisi (je n'avais plus faim aussi, c'était beaucoup plus facile) mais je ne sais plus trop bien si j'ai gagné.

— Ah ! Et pourquoi ?

— Parce que de nouveau j'ai faim et, vous savez, les certitudes quand on a faim... »

Il n'acheva pas.

« Tu peux aller retrouver M^{me} Bourdais, t'excuser. Dis-lui que... que tu ne savais pas très bien ce que tu faisais... Qu'en penses-tu ? »

Ameur regardait ses orteils.

« J'ai perdu. C'est trop tard.

— Mais non, Ameur, il n'est jamais trop tard.

— Si, j'ai perdu sur les deux tableaux, parce que j'ai oublié de vous dire qu'en quittant M^{me} Bourdais je suis allé retrouver ma mère.

— Tu en as donc une ? »

Il me jeta un regard mauvais, regarda les cent sous, se radoucit.

« Tout le monde en a une, dit-il. Vous comprenez, moi, la mienne, je l'ai trouvée un jour couchée avec un homme. C'était après la mort de mon père (j'en ai eu un aussi, imaginez-vous !) ; alors, dégoûté, je suis parti, j'ai mis quatre cents kilomètres entre elle et moi. Et puis je ne sais pas si c'est l'effet de l'habitude, mais en quittant M^{me} Bourdais je n'avais plus le cœur de retourner sous les arcades. J'ai pensé à elle.

— Et tu l'as retrouvée ?

— Oui. Elle était encore couchée avec un homme (elle ne sait rien faire de ses doigts). Je voulais la surprendre. Elle ne m'a pas vu. Je suis reparti sur la pointe des pieds. Vous comprenez : elle aurait tant eu honte de me voir à ce moment-là. »

Il valait mieux changer de conversation.

« Tu n'as rien à faire dire à M^{me} Bourdais ?

— Dites-lui que je m'assois sur l'ordre et que je crache sur la hiérarchie. »

Ce n'est pas tout à fait de ces mots qu'Ameur se servit.

Le Zèbre

PARCE qu'il était marabout, « le Zèbre » avait d'abord psalmodié le Koran, tous les soirs, après la classe du maître d'école français. À vrai dire, il n'était pas très assidu. Le cheikh avait la bouche édentée, la voix aigre, et un grand bâton. Il était très myope, mais l'ignorait. Il prétendait seulement que Dieu avait amoindri sa vue pour lui permettre de mieux voir en lui-même avec les yeux de l'âme. Aussi ses élèves lui jouaient-ils des tours, et si le Zèbre allait encore parfois à l'école du soir, c'était pour ce seul plaisir. Le diable seul sait comment (la peur du paternel y aidant sans doute, car ce dernier ne badinait pas avec les choses sérieuses) il avait quand même appris quelques sourates.

Comme il avait été recalé au certificat d'études, on l'avait envoyé parfaire son savoir à la zaouïa de Sidi-Mansour ; car il était marabout, le Zèbre, et c'était bien le moins qu'un descendant du Prophète en apprît la loi sans broncher.

Il l'étudia pendant des années, avec ferveur, se plongeant avec des délices ineffables et l'ardeur de ses seize ans dans de vieux manuscrits à l'encre pâlie, déjà usés par les paumes fiévreuses d'innombrables adolescents. Il avait ardemment désiré être un puits de science pour mériter l'estime des hommes et la grâce de Dieu, toute science étant vaine si elle ne mène à Lui.

Le matin, dès que l'aube filtrait à travers la porte de bois de sa cellule, le Zèbre se levait de la natte où il s'était allongé pour la nuit. Quand ce n'était pas son tour d'allumer le feu pour la communauté, il allait faire ses ablutions à l'eau froide, hiver comme été, puis, avant le lever du soleil, il adressait selon les rites sa première prière à Dieu.

Les cours commençaient aussitôt après. Le cheikh Abdelaziz enseignait la grammaire. Il fallait apprendre par cœur les mille vers du traité où Djerroum avait fixé les règles, avec des exemples. Ça prenait toute la matinée.

Ensuite, c'était le brouet noir, la soupe où nageaient quelques vagues légumes, et que les étudiants préparaient à tour de rôle ; ensuite, le cours de droit, les lectures, le tout entrecoupé par les cinq

prières rituelles. Le soir, après la dernière prière, celle de l'aïcha, il retournait à sa cellule, assoiffé de science, le grand flot de paroles qui avait déferlé sur sa tête toute la journée l'ayant laissé sur sa faim. Il aurait bien voulu savoir ce qu'il y avait derrière tous ces mots, mais il n'est pas convenable d'interrompre le cheikh ou de lui poser des questions comme si l'on voulait le mettre à l'épreuve. Une certaine science n'est peut-être qu'une tentation du Malin. Dieu est le plus savant.

Un jour, il avait rencontré un élève des oulémas, comme on dit, d'une de ces nouvelles écoles copiées sur celles des chrétiens (comme si quelque chose de bon pouvait sortir de l'enseignement des Infidèles !). Il l'avait d'abord méprisé, puis s'était risqué à l'interroger sur des points de doctrine qu'il savait ardu, car il était difficile d'y répondre sans friser l'impiété. L'autre démontra clairement qu'il ne savait rien, mais cela n'eut pas l'air de le gêner beaucoup. Par contre, il avait la bizarre manie de traduire n'importe quelle sourate du Livre saint, chose parfaitement inutile et même dangereuse, le Koran étant fait pour être appris et récité tel quel, pour permettre, de-ci de-là, quelques citations prestigieuses ; on y trouve aussi des règles de la vie pratique, mais celles-là tout le monde les connaît.

*

À force de poser des colles à l'élève des oulémas, le Zèbre avait fini par s'en poser à lui-même. Il était bien un peu impie et, pour sûr, voué à l'enfer. Dieu nous pardonne, l'*alem* ne savait rien non plus, mais il pouvait expliquer tout ce que le Zèbre avait appris pendant ses veilles, sous la lampe dont la fumée rougissait les paupières de ses yeux. Tous ces mots prestigieux dont le rythme le berçait depuis des années avaient un sens, souvent un sens merveilleux. À mesure que les sons cessaient d'être pour lui incantation pure et musique berceuse, le Zèbre avait l'impression de voir, devant ses yeux, tomber des pans d'ombre. Le monde s'ordonnait merveilleusement devant son intelligence ouverte, avec une majestueuse simplicité. Tout procède de Dieu et tout retourne à Lui : cela, il le savait déjà, mais les traductions de l'*alem* venaient baser cette certitude sur des idées précises et des arguments irréfutables.

Le comble fut quand l'*alem* lui apprit que des poètes avaient chanté l'amour, les fleurs et le vin, la gloire et la guerre, dans la langue même du Prophète. Il avait toujours cru jusque-là qu'on ne pouvait se servir de la langue du Prophète que pour les vérités révélées ou les règles impératives du droit. D'abord, il se cacha pour lire ces livres profanes, convaincu qu'on se vouait au diable à chanter avec les mêmes mots, la même musique – parfois, perfidement, plus délicate encore –, Dieu

et la bien-aimée ; mais l'*alem* finit par le convaincre.

Il n'était pas très sûr que Satan ne le leurrait pas. Pour se donner le change sans cependant quitter la terre qui, décidément, prenait la saveur d'un bon fruit juteux qui fond dans la bouche, il emprunta à l'*alem* des livres de *tarikh* – l'histoire. C'était merveilleux ce que les hommes avaient pu faire ! Comme ils étaient divers et ingénieux, cruels comme des loups et bons comme du pain ! Il avait d'abord parcouru les siècles d'ignorance, la *djahilia* ; puis notre Prophète – que la prière et le salut soient sur Lui – était venu apporter au monde la lumière et la parole de Dieu. Le Zèbre lisait avec émerveillement les chroniques anciennes, mais, à son grand déplaisir, ce n'étaient pas les périodes conquérantes des ascètes qui l'attiraient le plus, mais les descriptions et les récits des périodes opulentes et fleuries : la riche Bagdad, la brillante Andalousie, les siècles des parfums, des odalisques et des poètes ; il aurait voulu vivre à l'époque de Haroun le Juste et aller de ville en ville quêter la science à travers tout l'empire.

L'*alem* lui fit lire aussi l'histoire de « l'île du Maghreb ». Des nuits et des nuits, il s'exalta sur notre grandeur passée. Notre abaissement présent lui en parut plus insoutenable encore. C'est, bien sûr, Dieu qui exalte et Dieu qui abaisse ; le Zèbre apprit de l'*alem* que les hommes donnaient tout de même à la divinité un sacré coup de main. Il fit sur la condition du Maghreb des vers antithétiques, tour à tour tendres ou exaltés, mais toujours définitifs. Ce fut tout pour cette année-là.

Quand il revint s'asseoir docilement sur la natte, près du cheikh de grammaire, il sentit peser sur ses épaules le poids d'un vain et écrasant ennui : il éprouvait toujours pour le maître une sorte de respect amusé, mais il avait perdu la foi. À quoi bon veiller près de la lampe qui fume, apprendre de vaines lois, quand le monde est si vaste et si merveilleusement divers qu'une seule journée, dans n'importe quel endroit, compte autant et plus que toute la science des cheikhs aimables, savants et futiles, accumulée pendant tant de nuits ?

Rien extérieurement n'avait changé en lui : il arborait toujours le même turban bien blanc, au-dessus de ses yeux pudiquement baissés devant ses maîtres ; il allait avec le même zèle faire la quête d'huile et d'œufs à travers les villages ; il ne manquait pas une prière ; il portait le collier de barbe qui sied à un *taleb* ; il gardait la maigreur qui témoigne de l'ardeur à l'étude et du mépris des apparences de ce monde ; il accomplissait à son tour les corvées de balayage, de soupe, de feu ; enfin, comme jadis, il veillait. Il veillait, mais ce n'était plus à l'étude qu'il consacrait ses veilles : sur un manuscrit jaune où, au milieu des pages à l'encre noire faite de laine brûlée, les noms de Dieu et du Prophète étaient calligraphiés en rouge, le Zèbre étalait les feuillets profanes d'un cahier que l'*alem* lui avait prêté et, presque chaque soir, au gré de l'inspiration, il écrivait des vers ; des vers dans

la langue du Prophète ou dans ce berbère de chez lui que sa mère lui avait appris en le berçant. Quand l'un de ses condisciples approchait – ou, à plus forte raison, un cheikh –, le Zèbre escamotait son cahier neuf derrière le pieux manuscrit ; les yeux baissés, les lèvres faussement ferventes, il scandait à haute voix les textes de la tradition prophétique de Bokhari, la plus véridique.

Ils étaient tous tristes ou révoltés, les vers du Zèbre – peut-être parce que ceux de Mohand-ou-Mohand, qu'il aimait passionnément, l'étaient aussi –, mais en tout cas bien sentis, bien trouvés ; si bien trouvés qu'en relisant, seul, longtemps après les avoir écrits, ces vers où il chantait la gloire morte, l'éclipse présente de « l'île du Maghreb », le Zèbre en pleurait d'attendrissement.

Il passa encore un an à pâlir sur des règles de droit et les versets du Koran, à quêter de porte en porte les œufs et l'huile, à être chaque jour affamé comme dix. Au bout de deux ans, il sortit de son séminaire pour aller à la caserne.

Il ne prit jamais très bien conscience de sa nouvelle vie. Elle avait avec l'ancienne quelques ressemblances apparentes, évidemment : les corvées, la société des hommes, mais tout cela restait à vrai dire purement extérieur. Non, ce n'était plus du tout la même chose.

Alors, quand on l'envoya sur la ligne Mareth, dans le Sud tunisien, combattre les troupes de Rommel, le désert lui rappela ses vers.

Après la soupe du soir, quand tous ses camarades allaient chercher l'aventure – des aventures toujours très précises –, le Zèbre, lui, s'acheminait vers le désert ; au vent des dunes, il déclamaient les vers immortels du destin maghrébin.

Était-ce le vent, l'atmosphère des armes, l'appel des dunes ou celui de ses livres ? Le fait est que le Zèbre finit par trouver amer son destin à lui : cette vie lui paraissait dépourvue de sens, ses actes inutiles. Au séminaire, le feu, la soupe, les collectes étaient des actes consentis en vue du grand but : la poursuite de la science. Ici, les corvées, l'exercice, le maniement des armes ne lui semblaient servir à rien qui le concernât, lui, le Zèbre. Il se fit l'effet du bâton rompu : pour qu'il pût continuer à vivre, il lui fallait souder les deux bouts. Sans cela, il mourrait, il en avait la certitude.

*

Alors, le soir d'une attaque sur la ligne Mareth, au lieu de revenir docilement comme tout le monde – sauf ceux naturellement qui ne reviendraient plus jamais nulle part –, il partit à travers le désert, vers l'est. Il s'était depuis longtemps renseigné auprès des habitants. Quand il fut bien sûr qu'on ne pourrait plus l'atteindre, il s'arrêta pour souffler et, au vent, à la nuit, au sable, à ce lieu rocailleux, il déclama

la geste d'Antara. Il lui sembla que le monde s'était élargi. Il respira : l'air avait une saveur nouvelle. À la pensée qu'il serait bientôt en Égypte, le pays de Misr au nom prestigieux, où de vrais musulmans continuaient de vivre dans l'ardeur de la foi, selon la loi du Prophète et la règle établie par Dieu, il oublia qu'il avait faim.

La traversée fut pénible, mais Dieu éprouve ses élus : le Zèbre enthousiasma ses frères musulmans de Libye par l'ardeur de sa conviction et les beaux vers qu'il leur déclama ; mais la plupart avaient à peine de quoi se suffire à eux-mêmes, et il eut tout loisir d'avoir faim.

Il arriva enfin à la frontière égyptienne avec, sur sa tenue militaire, le manteau vague subtilisé à un riche bourgeois de Tripoli qui, contrairement aux porteurs d'eau et aux paysans, n'avait apprécié ni sa foi ni sa poésie. Il resta trois jours dans un poste militaire où on le fouilla trois ou quatre fois. « Quand enfin ils auront compris que je suis un musulman, se disait le Zèbre, un vrai musulman comme ceux de jadis, comme les combattants de la guerre sainte, ils vont me présenter des excuses, me baiser à l'épaule au nom du Prophète, me donner à manger, m'enrôler. J'entrerai, enfin, en islam, et, pour une fois, si je me bats, je saurai pourquoi. »

Le lieutenant égyptien, que les déclarations enthousiastes du Zèbre avaient d'abord inquiété, puis importuné, lui déclara sans ambages qu'il le soupçonnait d'être un espion à la solde de la France, qu'il allait donc le livrer à la justice militaire égyptienne, à laquelle il aurait tout loisir de démontrer son innocence.

Le Zèbre ne savait plus à quel saint se vouer : il était déserteur en France, espion en Égypte, inutile en Tripolitaine. Pour l'instant, du reste, il était en prison. Il ne savait rien faire que dire des vers ou réciter le Koran, deux choses dont apparemment le lieutenant égyptien se souciait peu. Au bout de quelques jours, il crut comprendre que M. l'officier serait bien aise d'être débarrassé d'un poète, à condition que celui-ci renonçât à entrer au pays de Misr. Le Zèbre trompa, un soir, la surveillance volontairement distraite d'une sentinelle qu'on avait endoctrinée. Déçu, mais non irrité, le Zèbre reprit sa route vers l'ouest, sans être entré en terre promise.

Il erra autour d'un camp anglais, avec le secret espoir de se faire prendre et, peut-être, de se faire utiliser ; seule la première éventualité se produisit. Il fut enfermé une fois de plus, interrogé, battu modérément pour lui faire avouer qu'il était un espion à la solde de l'Allemagne. C'était décidément une vocation. Il n'avoua rien. Finalement, pour se tirer d'affaire, il trouva cet argument qu'il jugeait sans réplique : « Alors, vous croyez que si les Allemands ont besoin d'espions, c'est un zèbre comme moi qu'ils prendront ? » C'est depuis ce jour-là qu'il devint, pour tout le monde, « le Zèbre ».

Le commandant anglais finit par se laisser convaincre de l'évidence de cette remarque, et il ramena le Zèbre en Tunisie, où il le livra aux autorités françaises. Pendant des mois, le Zèbre récita des vers dans une geôle qui lui fit regretter la faim du désert et les dunes. Puis, comme on avait besoin d'hommes et qu'il fut avéré qu'il n'était après tout qu'un drôle de zèbre, on l'embarqua pour la France.

Il trouva très belle la terre des Infidèles. Il y serait resté volontiers s'il n'avait pas été balayé jusqu'à Marseille par des Allemands qu'il ne vit du reste jamais. Il revint à regret vers un soleil qu'il trouva hostile.

Il fut fort aise de découvrir qu'il n'était pas le seul à vouloir que le Maghreb vive. D'autres avaient eu la même idée ; ils ne faisaient pas de vers, certes, mais ils avaient formé des partis. Le Zèbre entra dans celui qui se trouvait le plus proche de ses vœux.

C'est pourtant par hasard, un matin qu'il traînait sous les arcades de la rue Colonna-d'Ornano la semelle éculée de ses espadrilles, qu'il tomba sur des groupes de jeunes gens, en espadrilles comme lui, l'air égaré, furieux ou exalté. Il demanda à l'un d'eux où ils allaient tous ainsi avec cet air épouvanté ou farouche. L'autre l'insulta. Un second lui apprit qu'il était près du tribunal où l'on jugeait cinquante-six militants de la cause nationale, « des martyrs, mon frère ! » Le Zèbre ne comprenait pas tout, à cause du bruit. Quelques-uns criaient : « Assassins ! », mais le Zèbre ne savait pas à qui. D'autres voulaient qu'on libérât les détenus politiques. Le Zèbre sentit ses poumons se gonfler comme le jour où il avait pris la fuite à travers les dunes. Il se sentit l'âme épique des guerriers almohades qui promenèrent leurs chevaux de Cordoue à Gabès, et il se joignit au groupe le plus frénétique.

Il monta des escaliers, déboucha rue Dumont-d'Urville ; un flot de jeunes gens qui fuyaient l'emporta, le jeta à terre. Il avait perdu ses espadrilles, on l'écrasait de partout. Il était encore à terre quand il vit devant ses yeux deux gros souliers. Il leva la tête, distingua le casque du garde mobile qui lui cachait le soleil. Un coup de botte le releva. Il reçut des horions au hasard, passa entre des mains, fut poussé dans une voiture où il faisait noir.

Il sortit six mois plus tard, tourna un mois dans les villes, les villages, les fermes, dormit sur des bancs, sous des porches, sur la terre de Dieu. Il chercha à entrer en prison où, de toute façon, il trouverait le vivre et le couvert ; il n'y parvint pas. Il vola avec répugnance, se battit sans conviction contre un autre chômeur, à quelques pas d'un agent qui ignore soigneusement sa présence.

Un jour, sans savoir comment, il se trouva à l'aube devant l'ogive de la grosse porte où jadis il avait, pendant tant de jours et tant de nuits, psalmodié les versets de la parole sainte. Il poussa le battant. Un tout jeune *taleb* était de corvée de feu. « Va, mon frère, lui dit le Zèbre, c'est moi qui vais le faire, j'ai l'habitude ; va dormir. » Puis il alla baiser la tête du cheikh, qui l'accueillit comme s'il l'avait quitté la veille. Il fit la prière de l'aube avec tous les autres *talebs* ; il n'avait rien oublié des gestes ni des paroles, mais l'articulation du genou lui faisait mal parce qu'il avait perdu l'habitude de la génuflexion.

Il se rassit à croupetons sur la vieille natte pour écouter la voix modulée, cristalline et comme immatérielle du maître commentant la loi ou la parole de Dieu. Il rapprit tous les versets, refit tous les gestes, reprit son tour de corvée, s'attacha à retrouver la ferveur de jadis. Il lui suffit de deux mois.

Son tour de corvée de feu ne revint qu'au bout de dix semaines. Il venait juste après celui du petit *taleb* imberbe. Ce fut ce même *taleb* qui trouva le Zèbre étendu à côté du brasero où le feu était allumé. C'était l'hiver : à la chaleur du feu, le Zèbre avait dû se rendormir. Il avait abaissé sur sa figure le capuchon de son burnous. Le petit *taleb* le poussa du pied, releva le capuchon : les yeux du Zèbre étaient ouverts et vitreux. Il avait cessé de souffrir.

Avant de partir, le Zèbre avait écrit une lettre par laquelle il prenait congé du maître et de tous les *talebs*. C'est surtout la fin de la lettre qui déchaîna l'indignation : « Je vous pardonne tout le mal que je vous ai fait, puisque je l'aurais aussi bien fait à d'autres... Quant à moi, je ne saurais plus vivre pour rien comme vous tous, je ne saurais plus... J'ai essayé pourtant, longtemps, de toute mon âme si j'en avais une... Je le jure par Dieu. » Un *taleb* irascible s'écria que tout cela n'était qu'un long blasphème ; il fallait brûler la lettre et jeter le corps aux chiens. Tous n'étaient pas de cet avis. On demanda l'avis du maître. Le maître barra d'un index osseux ses lèvres exsangues ; le silence seul convient à la mort, que ni nos colères ni nos passions n'atteignent plus. Dieu seul peut juger les âmes qu'il a créées.

On enterra le soir même près de la tombe du saint patron de la zaouïa celui de ses disciples qui fut le moins méritant, mort pour n'avoir rien pu faire ici-bas de son amour encombrant pour « l'île du Maghreb », et pour avoir voulu, comme les impies, que sa vie sur terre servît à quelque chose.

La meute

ILS étaient malhabiles à la joie. Ils la hurlaient de peur qu'on ne la leur emporte à la dérobée, comme ils avaient vu faire tant de fois auparavant. Les dernières années les avaient crispés sur l'héroïsme désespéré. Ils manipulaient les mots comme des jouets que l'on casse : la dignité, la liberté, l'indépendance, avec la gaucherie (la fureur) des mains qui ne savent plus ou pas encore.

Pendant sept ans, ils avaient joué avec les prisons, la mort, les larmes, les paras, les séries noires, les nuits blanches, la terreur, l'espoir enfoncé comme une vrille, tenace comme le chien dent, étouffé comme la voix de quelqu'un qui se noie dans la nuit.

Brusquement, un soir de juillet, on leur avait dit : « À partir de l'aube de demain vous êtes libres ! » De tous les points de l'Algérie, par processions folles, par caravanes lentes, ils s'étaient portés vers Alger. Certains quittaient pour la première fois la montagne ou les sables où ils étaient nés. Ils savaient les itinéraires comme s'ils n'avaient fait que cela toute leur vie.

Pendant trois jours et trois nuits, la grand-ville devint caravansérail. C'était plus beau qu'au théâtre : il avait suffi d'une nuit pour changer le décor dur, rouge sang, en paravent vert flottant, dont les figures suivaient le tour des heures et leur ton : dans les rues la joie était bleue. Les jours précédents, les gerfauts avaient fui le charnier natal par vols compacts. Ils avaient laissé derrière eux des murs figés dans la stupeur, grève délavée d'après la tempête.

En général, les caravanes restaient groupées : elles élistaient chacune une place, une rue, les plus nomades un quartier. Seuls les responsables du F.L.N. allaient d'un bout à l'autre de la ville : ils avaient l'air affairé et se mêlaient rarement aux danses, quelques-uns portaient, comme hier encore, leur mitraillette en bandoulière.

Comme eux, mais presque toujours seul, allait aussi un homme grand et brun. Sa barbe noire cachait l'échancrure de sa gandoura bleue, mais visiblement il était jeune : il n'avait pas plus de trente ans. Il allait dans le soleil comme on nage dans la mer. Il disait des choses folles où il était question de fête, de rire, de soleil et de sources, il les

scandait comme des vers et à peu près personne ne comprenait. Il disait : « Prenez garde ! Maintenant, danseurs de l'aube, vos jointures sont mobiles. Au soir, si vous n'y veillez pas, l'arthrose les durcira. Ou bien vous danserez les figures de la fête, ou bien vous bâtirez à chaud les prisons. Ou bien le rire au cœur ou bien le rictus aux lèvres. Vous n'avez pas le choix. » Ça n'avait pas de sens, mais qui disait des choses sensées en ces jours ? Les enfants l'appelaient « Prends garde », les femmes « la Fête ».

Il ne se mêlait à aucun groupe, comme s'il était de tous. Quand on l'invitait à danser, il souriait et échappait doucement aux mains qui déjà l'agrippaient pour le joindre à l'essaim. Il dit en s'éloignant : « N'oubliez pas la fête. Sans cela on vous la ravira. » Celui qui l'avait invité le regarda partir. Quelqu'un près de lui dit : « C'est un prophète de malheur ! – Ou un provocateur patenté, payé ! » Mais un groupe de danseurs les happa au passage : ils recommencèrent à hurler avec les autres.

Au soir du 3^e jour, il n'y avait plus de pain dans les boulangeries. Les nomades se mirent à grignoter les dattes qu'ils avaient gardées pour le retour, les paysans des villages s'égaillèrent dans la ville à la recherche de vivres. Les responsables du parti allèrent de groupe en groupe inviter les danseurs à rentrer chez eux : « Le temps de la danse est passé ! Maintenant nous allons bâtir l'Algérie nouvelle. »

— Celle des hommes libres, dit le Prophète.

— Organisés, dit le responsable.

Le responsable leur donna rendez-vous dans un an à la même date.

Un maître d'école ayant demandé si les Algériens pouvaient être à la fois libres et organisés, le responsable répondit que la question était hors de sujet, hors de saison, hors de sens. Puis il se tourna vers la foule :

— Soyez vigilants ! Méfiez-vous des provocateurs ! Dépistez-les et dénoncez-les à l'Organisation ! Elle s'en occupera.

Tous cherchèrent des yeux le Prophète, mais il avait disparu.

Le lendemain, dès l'aube, les processions commencèrent de se détacher de la ville en coulées lentes, dans la stupeur des lendemains d'orgie. Ils se sentaient vides. Des jeunes gens hurlaient encore des syllabes enrôlées. Des femmes défaits portaient sur le dos, ou pendus à leur sein, des bébés endormis. Dans les camions, derrière les ridelles tordues sous le poids des corps agglutinés derrière elles, les regards absents voyaient se précipiter en sens inverse des rangées d'arbres inclinés qui faisaient un bruit d'arrachement quand le camion les doublait.

Les jours suivants, dans les villages, à travers les pistes du désert, dans les sentiers perdus de la montagne, ils prolongèrent dans les mots l'ivresse de ces trois nuits. Ils mirent longtemps à sortir de l'hébététe.

D'abord ils ne trouvaient plus les gestes ; l'armée pendant des mois les leur avait ou mesurés ou interdits : le couvre-feu, les laissez-passer, les papiers, les gardes, les perquisitions. Il fallait réapprendre aux membres engourdis le mouvement.

Puis les souvenirs étaient allés s'estompant et il avait fallu de nouveau se remettre à la routine des jours. L'exaltation est comme l'incendie : elle se nourrit d'elle-même mais à la fin meurt épuisée. Puis de nouveau des bruits, d'abord sourds (comme avant), puis de plus en plus éclatants, coururent les marchés, les villes, les gourbis. Maintenant que l'ennemi n'était plus, les grands chefs s'étaient mis à continuer entre eux les grandes manœuvres, ils étaient « Tlemcen », « Tizi-Ouzou », « Zone Autonome », « Fédération de France ». Le peuple ne comprenait plus. Le jeu était absurde. Comme il ne savait pas le dire avec des mots, le peuple imagina de le dire avec son corps. Il se coucha par nappes sur les routes : les tanks de tous les points cardinaux ne pouvaient plus passer sur l'asphalte sans d'abord leur passer sur le corps. Le jeu cessa.

Un an plus tard, beaucoup reprirent vers Alger le même chemin, qui leur parut plus long parce qu'ils l'avaient déjà parcouru. Pas tous cependant : beaucoup restèrent, les plus fatigués parce qu'ils ne se sentaient plus la force maintenant qu'ils avaient perdu la foi neuve, les plus malins parce qu'ils attendaient de voir où le vent tournait, quel point allait être vraiment cardinal.

Les groupes essayaient de rire encore quand ils se retrouvaient, mais quelque chose quelque part s'était fêlé dans la machine : leur rire sonnait le fer blanc. Pourtant, cette fois, on avait mieux préparé les choses : on avait mis des policiers partout et des responsables qui venaient dire chaque fois ce qu'il fallait faire ou crier, on avait approvisionné les boulangeries pour plusieurs jours, installé des tentes sur les places, où les danseurs fatigués allaient se reposer. Il est vrai que tout le monde ne dansait pas : beaucoup de gens se contentaient de regarder du trottoir, comme au théâtre ; quelques-uns passaient sans les voir : ils regardaient le bout de leurs souliers sur l'asphalte. Mais c'était mieux ainsi : le romantisme était mort quelque part entre Tizi-Ouzou et Tlemcen, il restait les exécutants sérieux. Car on savait que cette année la fête était programmée, avec des règles pour les gestes et des limites dans le temps. Les instants ni les têtes n'étaient échevelés comme l'an d'avant : on avait échappé au branle ; tout était prévisible... enfin !

L'apogée ç'avait été au soir du 3^e jour quand, cédant à la suggestion de quelques-uns, ils s'étaient mis tous ensemble à manœuvrer et hurler à l'unisson, comme à la caserne.

C'est cet instant que choisit pour paraître le Prophète. On

reconnut tout de suite à l'horizon d'un ciel pâle son anguleuse silhouette. Parce qu'elle était hors du rang. Ensuite parce qu'elle dominait, toute en os et en cheveux fous. Quelques-uns applaudirent. Ils furent rabroués : cet homme hors du rang brouillait l'ordonnancement des corps... De là à brouiller l'unisson des voix ! À mesure qu'il approchait, ses paroles s'entendaient mieux. Il disait : « Voici un an que vous ne vous êtes vus, danseurs. Avez-vous dansé pendant cet an ? » On ne savait si c'était une question : personne ne répondit. « Vos veines charrient la servitude sédimentée. » C'était clair : cet homme était un revenant. Il retardait d'un an. Si on le laissait faire il allait ramener le mouvement, les phantasmes, l'imprévisibilité, la chaleur qui brûle pour brûler. « L'arthrose a gagné vos os depuis un an. Essorez l'esclave de vous. Brisez les panneaux sur la route. Faites la fête. »

Il fut interrompu par l'échanson de service qui allait d'un groupe à l'autre offrir des boissons gratuites.

« Si une main jette un os à votre faim, ne mordez pas l'os, mordez la main. »

Le Prophète voyait s'allumer le feu de la haine dans les yeux, il ne savait pas si c'était contre le jeteur d'os ou contre lui. Quelqu'un dit :

— Et si tu as des enfants ?

— Apprends-leur la fête.

— Qui leur donnera à manger ?

— La terre !

— Il faut la piocher.

— Oui, la piocher en dansant.

L'éclat de rire qui suivit couvrit la voix du Prophète, puis on l'entendit psalmodier :

— Près de la pâtée du mépris, crevez plutôt de faim.

Sa voix se perdit dans les hurlements de la foule :

— Affameur d'enfants !

— Assassin !

— Traître !

— Fasciste !

Les plus timides le traitaient de maquereau. Il pensa : « Ils ont l'esclavage serti dans la peau. Pour les essorer de l'esclave il faut emporter l'épiderme. Une humanité essorée serait une humanité d'écorchés. »

Il y avait un intellectuel dans la foule. Au temps du colonialisme il avait fait ses études et obtenu ce qu'on appelait alors le certificat d'études. Il dit :

— Et les tempéraments ? Que faites-vous des tempéraments ? Il y en a qui sont inaptes à la fête.

Le Prophète sut que son interlocuteur avait été dans les écoles. Il lui

en parla le langage :

— C'est un produit de conditions objectives. Il suffit de changer les conditions pour changer aussi les aptitudes.

Un vieillard ayant dit que c'était du galimatias :

— Les inaptes à la fête, on les a dressés à vivre chiches dès l'enfance, on les a frustrés. Rappelez-vous vos mères.

L'Intellectuel demanda si l'intention de l'orateur était d'insulter les mères algériennes qui avaient enfanté nos libérateurs. Le Prophète dit :

— Les mères algériennes sont comme toutes les mères : elles fustigent par amour.

— Si tu crois être original, dit l'intellectuel. En somme c'est la vieille sagesse des nations : qui aime bien châtie bien !

Il se tourna vers la foule pour y quêter l'admiration, dans les yeux de la foule il ne lut que la haine – et l'attente.

Le Prophète dit :

— Votre mère, au premier jour de votre naissance, vous a emmaillotés. – Par sage prévision : le maillot de l'enfant c'est pour le préparer aux chaînes de l'adulte.

La foule avança d'un cran en grondant. L'Intellectuel eut peur. Pour détendre l'atmosphère il usa de l'ironie. Il demanda au Prophète s'il avait appris que, pendant plus de sept ans, des milliers d'hommes et de femmes avaient pris les armes et les bois pour justement briser les chaînes des Algériens.

— Il y a la fête, dit le Prophète, et il y a les lendemains de fête.

La foule reflua encore un peu plus vers lui. Un enfant lui lança la première pierre, un responsable le premier grief :

— Tu démobilises le peuple !

C'était les mots qu'ils cherchaient. Ils trouvèrent aussitôt les autres :

— La force du peuple, c'est un bloc !

— Un roc !

— Un soc qui fend la glèbe.

— Et toi, tu es un schnock.

— Un schnock en toc.

— Et toc ! dit l'enfant.

Le responsable fit un geste vers la foule :

— Assez de jouer ! Nous ne sommes pas ici à la...

Il allait dire : à la fête. Il se retint et enchaîna :

— À la comédie !

— Je ne vous le fais pas dire, dit le Prophète.

Il allait s'éloigner. Mais de quelque côté qu'il portât ses pas il rencontrait la même masse d'hommes agglutinés, avec des filets de sang dans les yeux. L'Intellectuel cherchait aussi une issue : ils étaient cernés, il ne voulait pas assister à la fin de la comédie. De nouveau, il

tenta de la plaisanterie :

— Le frère est pro-phète (il détacha les syllabes) il est pour la fête, c'est normal.

Il fit un rictus vers la foule. Personne n'avait l'air d'avoir compris. Il chercha un dérivatif :

— Mais les moroses, les guerriers, les pisse-froid, les songe-creux, les mange-tout, les neurasthéniques, tous ceux qui sont paralysés des bronches ou du cœur...

— À chacun sa fête, dit le Prophète, et il se mit à danser.

Il évoluait lentement, les yeux fermés, comme attentif à des images à lui seul visibles, seul au milieu du cercle de haine fermée (l'Intellectuel s'était fondu dans la foule et le responsable était allé rejoindre d'autres groupes). En dansant il traversait la chaussée, le trottoir, et s'approchait des maisons. La foule médusée reculait à mesure que les évolutions se déroulaient lentes devant elle. Même dans la fureur ils avaient gardé, enfouie mais présente, une espèce d'entrave aux pieds, quelque chose qu'en temps ordinaire ils appelaient la justice, pour laquelle tous étaient prêts à vivre, et les plus lâches à mourir.

Quelqu'un lança :

— Il danse seul... comme les tyrans.

Ce fut l'explosion.

D'ordinaire ils cherchaient les mots, ils étaient malhabiles à dire, si ce n'est les choses les plus éculées, celles qui vont à ras de terre. Maintenant les plus bègues se sentaient poètes ; sur les lèvres les plus molles, les plus mortes fleurissaient les épithètes, les images poussaient comme des orties :

— Bourreau des travailleurs !

— Chien galeux !

— Chouette enrouée !

— Dinsaure !

Il eut juste le temps de s'engouffrer dans la porte de l'immeuble le plus proche. Des jeunes se précipitèrent derrière lui. À la foule qui déjà s'était ruée vers la porte l'un d'eux dit :

— Attendez-nous en bas. Nous allons vous le jeter par la fenêtre.

Enfoncé dans l'embrasement sombre d'une porte du 3^e étage (par chance l'électricité ne fonctionnait pas), le Prophète sentait pleuvoir sur lui la volupté amère des lendemains de fête. Il buvait leur bassesse. Ce n'était pas de leur ingratitude ni de leur aveuglement qu'il souffrait : l'une et l'autre étaient eux comme leurs cheveux étaient noirs et leur peau brune. Ce qui lui déchirait le cœur à coups de rasoir froid c'était la misère de leur vie. Il avait envie de pleurer sur eux, puis se ravisa : il se ressouvint que la pitié, comme la colère, ne sert de rien au bonheur des hommes. Elle broie les entrailles en pure

perle.

La cage d'escalier lui ramenait l'écho des voix de ses poursuivants comme au sanglier les abois de la meute. Il les sentait se heurter dans l'ombre en aveugles. Certaines approchaient à l'effleurer.

La porte sur quoi il appuyait les os de ses épaules prostrées s'ouvrit brusquement. Une coulée de lumière projeta sur le palier sa forme allongée comme une ombre chinoise. Une petite fille cria dans le couloir :

— Farid, la soupe est servie !

La voix d'un jeune brun crissa :

— Le voilà !

Il fut extrait du cône de lumière et précipité dans l'escalier. Dehors la foule l'accueillit délirante...

Quand ils l'eurent tué ils furent inondés d'une joie sauvage. Ils dansèrent autour de son corps une danse que personne ne leur avait apprise jusque-là. C'est de ce jour seulement qu'elle passa dans les mœurs et qu'en souvenir de cette mort si juste les magistrats de la cité instituèrent une danse de la liberté. Chaque année au jour, à l'heure où était mort l'homme (abhorré, adoré ? ils ne savaient), les jeunes gens et les jeunes filles sortaient dans les rues pour se livrer à la danse de la liberté : les magistrats tenaient le registre des absents, les figures de la danse étaient réglées, les spasmes et les enthousiasmes minutés.

Après la danse ils allèrent se rassembler sur la place. Personne ne les y appelait, mais ils ne se hâtaient pas de rentrer : chacun savait que, sitôt dans sa maison, il allait y retrouver la liberté et rester seul en tête à tête avec elle ; chacun sentait qu'elle allait lui peser insupportablement dans le coin gauche de la poitrine : un point de côté qui s'enfonce en vrille, toujours plus au fond, et vous empêche de respirer, d'aller à droite, à gauche, de chanter, de danser, d'être libre enfin !

La place se trouva bientôt pleine. Ils y entraient en dansant encore et chantant. Mais, comme ceux qui y étaient déjà les regardaient en silence, ils se calmaient vite, et cherchaient dans la foule des visages amis, pour se tenir chaud, aussi pour cesser d'exister, pour oublier... oublier qu'on venait de tuer l'assassin, le bourreau, le tyran... qu'on était libre enfin ! D'habitude ils trouvaient, si bien que la place était devenue un glacié où s'étaient agglomérés de petits groupes d'hommes qui prenaient bien garde de ne pas se lâcher. Quand ils eurent épuisé les cris, les injures et les alibis, ils se mirent à se regarder d'un groupe à l'autre, pour se reconforter, mais chaque groupe lisait dans les yeux du groupe voisin l'épouvante... la même qui brouillait le regard de ses yeux.

Un homme, qui se savait et que tous savaient plus sensible que les autres, commença de dire qu'enfin le tyran des esprits était mort,

qu'on était libre enfin. Tous, timidement d'abord, puis avec frénésie, répétèrent : « Nous sommes libres... enfin ! » Puis la foule se remit à danser. Il se forma spontanément deux demi-chœurs, dont le premier se trémoussait en rythmant : « Nous sommes libres », le second, plus lourd ou moins doué, scandant en tombant pesamment sur le pied droit : « enfin ! » Cette figure devait être rétablie scrupuleusement chaque année lors de l'anniversaire de l'homme abhorré (adoré).

Puis la danse cessa, et ils se mêlèrent confusément. Les femmes vinrent réclamer leurs maris, certaines même les enjoignaient de rentrer : mais aucun homme ne semblait entendre, comme si la danse et la liberté les avaient rendus sourds. Puis le même homme dit : « Rentrer ? Mais où ? Et pour quoi faire ? Nous sommes libres... enfin ! »

Il essaya avec quelques autres de reformer les deux demi-chœurs, mais personne ne l'écoutait plus : ils étaient tous trop fatigués.

Alors l'homme dit : « Quelle joie de se sentir libres. Ce jour est le plus grand de notre histoire, le jour de notre libération, plus belle encore que la liberté. Car il avait ses qualités et ses défauts comme chacun de nous, pauvres hommes que nous sommes, mais enfin... c'était un tyran... un tyran des esprits. »

Presque tous répétèrent que c'était un tyran. Quelques-uns dirent que dans le fond il était bon, mais à quoi bon la bonté de son cœur puisqu'elle ne servait à rien, puisque jamais il n'avait subi comme nous tous la tentation de la haine et de la méchanceté. Il n'avait jamais fait de mal, bon sang, pour qu'on le sente vivre enfin ! Un saint, voilà ce qu'il était, et qu'avons-nous à faire des saints ? Ils sont seuls dans la sainteté et nous voulons être ensemble.

Une femme jeta un cri qui glaça d'épouvante les enfants : les hommes, même les plus sensibles, étaient trop blasés par les événements de cette journée. La femme dit : « Un saint ! C'était un saint ! Maintenant je le sens, je le sais, je le veux. Vous avez tué le saint de cette terre ! »

Le maître d'école, qui était près d'elle, rectifia :

— Nous avons tué...

Une jeune fille raconta comme elle l'avait vu la veille en rêve, qui gravissait les marches du ciel, et bientôt était enlevé dans les airs sur les ailes d'un condor royal.

Une autre femme, levant les yeux au ciel, découvrit la lune qui était à mi-course. Elle se mit à hurler : « Le voilà ! Je le vois ! Il est dans la lune. » Elle ne dit pas qui, mais personne ne le lui demanda, parce que tous savaient que, cette journée, et les suivantes, et celles qui suivraient les suivantes, et *in saecula saeculorum* jusqu'à la fin des temps, les pronoms ne pourraient plus ramener qu'à lui.

Il se forma un petit groupe de pleureuses, qui scandèrent son nom

sur un ton de plainte. Presque toutes les femmes, et aussi quelques hommes, s'y joignirent. Ils formèrent un grand cercle en se tenant par les bras. Le cercle allait s'agrandissant, et bientôt il ne resta plus au-dehors qu'un petit groupe d'esprits lents et de cœurs endurcis, ou simplement d'hommes que trop d'émotions avaient complètement hébétés. Ils devaient plus tard donner naissance à une petite minorité d'hérésiarques, qui s'exilèrent eux-mêmes dans une île aux pauvres ressources, plus par entêtement et manque d'agilité dans l'esprit que vraiment par conviction.

Le gros du peuple décréta tout de suite qu'il formait l'orthodoxie. Quand les orthodoxes furent épuisés de se lamenter en cadence, ils écoutèrent un poète pleurer en phrases mélodieuses et déchirantes la mort du juste. Au dernier vers le poète dit qu'il allait de ce pas prélever sur le cadavre un cheveu de sa tête pour le garder en souvenir à jamais et le léguer comme une relique vénérée aux enfants de ses enfants. Ce fut la ruée.

En moins de trois minutes, le corps fut dépouillé et rendu à la nudité de la mort. Aux derniers arrivés, il ne restait plus que la peau sur les os. Ils essayèrent d'enlever les ongles. Les plus zélés des fidèles se précipitèrent sur eux et il fallut pour les arrêter toute l'adresse de quelques comédiens de grand style, qui s'étaient déclarés prêtres de la religion nouvelle, et déjà donnaient l'exégèse du dogme et de la loi.

On chercha les bourreaux (les vrais), pour leur crever les yeux et les livrer vivants aux fourmis rouges qui pullulaient aux abords de la ville, aux chacals, aux chiens errants : on les chercha longtemps, mais on ne les trouva pas. Il faut croire qu'ils avaient compris d'eux-mêmes.

Ténéré atavique

I

MAINTEANT je le sais : l'erreur a été de ne pas aborder le désert par étapes, pour me donner le temps de déposer les légumes du Nord et ses brumes, sa poisseuse, ses horizons à un jet de pierre, tout le long de la route qui, à partir de Laghouat, fend du vide et se grise d'elle-même. Il fallait amadouer le soleil, le prendre à petites gorgées comme une potion... et c'est juste le contraire que j'ai fait.

Le désert, j'y suis entré par effraction, avec l'imprudence – l'impudence ? – d'un homme du Nord, où les paysages, le ciel et les saisons sont prévus.

Je suis monté dans l'avion de Djanet deux heures après être descendu de celui de Moscou. C'était une injure aux dieux – et, dans ce cas, les dieux quelquefois se vengent. Il faisait moins vingt sur l'aérodrome de Chérémétiévo, plus vingt-sept quand nous avons atterri à Djanet. Dans mes valises il y avait encore la chapka, les tricots de laine, les gants fourrés.

Dès la coupée franchie, il a fallu nous effeuiller des tissus, déjà légers, dont nous étions couverts au départ d'Alger, comme si devant la nudité du désert on ne pouvait se présenter que dans la nudité de soi-même. Mais injure ou dérision, qu'importe ? Peut-être fallait-il ce télescopage pour faire surgir la vérité du désert.

Les Maghrébins du Nord, c'est connu, ne sont pas spécialement attirés par le Sahara (le temps des caravanes médiévales est depuis longtemps passé) ; avant le pétrole ils en avaient même une appréhension vague mais dissuasive. De mémoire d'histoire c'étaient plutôt les hommes du Sud, cavaliers ou chameliers, mais toujours aventureux et souvent faméliques, qui déferlaient sur l'herbe du Tell et ses arbres, ses moissons, le style et le temps d'un simoun. Aux portes du désert je me présentais sans préjugés particuliers : ni peur mythique ni non plus appétit d'un exotisme facile, avec simplement le désir de rencontrer des hommes qui, comme toujours, ne seraient ni

tout à fait les mêmes ni vraiment différents.

La rencontre passa de loin mon attente. Peut-être n'étais-je pas suffisamment armé : au seuil des cités insolites il ne faut pas se présenter poreux si l'on ne veut pas s'y perdre entièrement. J'avais jusque-là aimé les légumes drues, les printemps gorgés de suc, perdus de fleurs et, peut-être plus encore, les automnes éclatés sous le poids des frondaisons et des fruits. Je n'attendais rien d'une nudité qui était l'envers même de mon paysage intérieur ; il est vrai que je ne la récusais pas d'avance non plus.

Je mis quelques jours à déposer le Nord derrière et surtout au-dedans de moi. Les échardes s'en accrochaient encore à tous les pores de ma peau, à tous les gestes familiers, dont je ne sentais pas encore tout de suite la vanité et quelquefois l'irrévérence.

Le jour où je sus que j'avais franchi le seuil et pénétré dans le temple, c'est le soir où, après m'être éloigné du camp de tentes grises, que nous avions monté dans un fond de vallée à Zerzawa, je n'arrivais plus à retrouver le chemin du retour. Les tours de lave noire, les allées infiltrées de sable fin, entre des aiguilles de rochers brillantes sous la lune, se ressemblaient toutes : où que j'aie, m'attendant à apercevoir les cônes des petites tentes dressés vers le ciel, c'était le même spectacle de ville morte. Où les vivants de Pompéi s'en étaient-ils allés ? Rien ne pouvait m'arracher à la certitude qu'ils s'étaient absentés depuis peu, que demain, tout à l'heure peut-être, leur foule dense allait resurgir des palais morts, des places vides, et que de nouveau les venelles s'empliraient de leurs rires.

Dans la cité désolée j'errai longtemps, sans qu'aucun des fantômes revînt hanter les murs familiers. Un silence sans fissure amplifiait le bruit de mes pas sur les cailloux coupants qui jonchaient le chemin. Dix fois, vingt fois, j'ai cru que, de l'autre côté du portique de marbre lisse et luisant, derrière l'échine du dinosaure abruti de sommeil, le fond de vallée plat allait m'apparaître, avec les silhouettes confuses des chameaux baraqués. Mais non, c'était chaque fois le même décor de ruines splendides et frappées de stupeur. Hôte involontaire et ébloui d'un monde dont j'avais la peur confuse qu'on m'éveillât, j'allais dans un émerveillement que chaque détour avivait à le rendre étouffant.

De vieux Sahariens m'avaient pourtant averti : ne jamais s'éloigner du camp à plus d'une portée de voix, ne pas le perdre de vue en tout cas ; autrement c'est soi que l'on perd et... il n'est pas toujours sûr que l'on se retrouve. Quand c'est arrivé il est déjà trop tard : les plus endurcis paniquent ; ils courent de tous les côtés, ils s'arrêtent pour repartir, ils appellent, l'écho dérisoire de leurs cris est encore plus

terrifiant que le silence qui les précédait, il y en a qui dansent, qui rient avant de pleurer, juste pour briser la surface lisse de cette nudité sans faille, sans ressentiment et sans joie.

Je ne faisais rien de tout cela, comme si de tout temps j'avais su qu'il devait en être un jour ainsi. Je n'appelais pas, je ne courais pas. Dans la cité endormie j'errais comme si, au soir d'un voyage lointain, je rentrais aux lieux familiers, où m'attendaient des joies complices...

Quand l'écho répercuta plusieurs fois l'appel du guide, que les rochers jouaient à se renvoyer, je ne peux pas dire que ce qui soudain me submergea ce fut l'immense joie du naufragé perdu et retrouvé. Je luttai contre la stupeur qui bloquait les mots dans ma gorge. J'entendais l'appel se charger d'inquiétude, à mesure qu'il restait sans écho, et j'étais incapable d'y répondre. Je mis longtemps à écouter s'effriter en moi l'enchantement avec la voix de Kenan. La voix me renfonçait d'un coup dans le monde des caravanes ordonnées, soucieuses de ramener les brebis égarées à la chaleur du troupeau, à ses sueurs, à ses touffeurs.

Je suis retourné par la suite plusieurs fois au Sahara, mais c'est de ce jour que j'ai su tout le poids de désert que je portais en moi, et que l'Ys des sables, où j'errais une partie de la nuit, n'avait fait que me révéler. De ce jour j'ai su qu'il y avait un ordre du désert, dont lentement j'ai appris à décrypter les lois, quitte à déposer les images faciles, entrées en moi par inadvertance, simplement parce que je les avais trouvées dans les livres.

Ainsi ai-je découvert qu'ici était l'Afrique profonde. Ici apparaissait la vanité d'une histoire funambule, tout entière tournée vers la mer, fascinée par les rivages, les mirages d'une Méditerranée, pendant des siècles le centre du monde, par ses cités, ses îles, ses empires, ses temples, ses fables et ses incantations. Aux prestiges alternés, délétères, d'une mer qui n'était intérieure que pour les autres (ils disent « *nostrum* » en parlant d'elle, comme pour nous exclure), l'Afrique concédait une frange étroite d'elle-même, la plus extérieure. Là s'accrochaient les comptoirs puniques, romains, grecs ou turcs, qui suçaient la substance du pays vrai : l'Afrique, grenier de Rome, après avoir pourvu de milliers de cavaliers les armées du chef borgne monté sur l'éléphant gétule. Par-delà le limes était le pays vierge.

Le limes est, comme le bornage, une pratique de paysan, la tentative de refouler par-delà l'horizon et ses périls, de repousser aussi loin qu'il se peut (il y a plusieurs lignes de « limes ») le désordre insensé de l'inculte. Pour le paysan latin les espaces gétules étaient surtout le lieu de toutes les gestations incontrôlées, celui d'où à chaque instant pouvait surgir, avec les sauterelles et le vent de sable,

la tempête brusque qui le rejetterait vers la mer. Il suffisait d'une sécheresse un peu prolongée, ou bien que les ressources comptées du désert condamnent à la famine un nombre d'hommes accru. La frêle barrière cédait et le désert enfantait des chevauchées, que les habitants des pays policés appellent des hordes : les chameliers garamantes faméliques, pressés et peu soucieux de préserver le superflu des autres, quand eux manquaient du nécessaire, déferlaient sur les moissons, les cités, toutes deux arrachées à la terre au prix d'un labeur persévérant et ordonné.

Les paysans latins avaient raison d'avoir peur, car il arrivait que, sous leurs yeux, les travailleurs numides de leurs *latifundia* recréent le désert en deçà même du limes. Quand l'ordre des prêteurs les serrait de trop près, les travailleurs numides s'enfonçaient vers le sud, ils passaient la barre et, de l'autre côté, pansaient leurs blessures et retrempaient le tranchant de leurs armes, avant de revenir avec le prochain sirocco. Car, pour eux aussi, le désert était une patrie, celle du dernier recours contre l'asservissement. Plus encore que les brèches dans le mur ou l'insuffisance des légions, le vrai péril pour les latifundiaires, c'était cette conspiration des réfractaires d'en deçà avec les irrédentistes d'au-delà du limes, comme si ceux-là portaient un coin de désert en eux, prêt à resurgir dès qu'ils se sentiraient acculés.

De toute façon il y avait peu de chances que l'accord se fît entre ceux qui emplissaient leurs granges des fruits de la terre et ceux qui rôdaient autour, avec des ventres pleins de faims, de quelque côté du mur qu'ils viennent. Ils ont des façons différentes d'appréhender l'espace. L'horizon fascine les nomades. Tout ancrage leur paraît prélude de servitude. La douceur du home, quelle fadeur nauséuse ! À chaque lieu le nomade ne demande que la somme des usages transitoires, indispensables à sa survie (ou à son plaisir) de l'instant. Devant les courts chevaux de Gengis Khan le vide à mesure se reforme et irrésistiblement attire les cavaliers. Qu'importe après que l'herbe ne pousse plus là où leurs chevaux ont passé ! L'herbe, ce n'est pas le problème des cavaliers de Gengis, c'est un souci de paysan ; eux se contentent de la faire pâître à leurs troupeaux aventureux.

Parce qu'ils n'ont pas les mêmes inquiétudes, ils ont aussi des fables différentes. Les hommes des pays plantureux échappent difficilement à la profusion déroutante. Leur mythologie est à l'image de leur nature compartimentée : elle loge des dieux partout. Le désert, lui, décape du contingent ; rien ne s'y interpose entre le regard des hommes et l'image des vérités essentielles : dans la parfaite nudité, Dieu est visible à l'œil nu. Rien d'étonnant à ce que ce soit ici que le Dieu unique ait germé : pour remplir l'immense vacuité il fallait une

immense présence. Le Buisson ardent, ce n'est pas seulement un mirage d'une imagination surchauffée : c'était la dose d'incandescence nécessaire à Dieu, pour qu'il se révélât ; Dieu ne se laisse voir qu'aux points chauds, là où l'ardeur de l'air exaspère celle de l'esprit. Mais une fois là, il devient vite le maître de la terre et des cieux. Comment attacherait-il son destin à l'espace mesuré d'une cité, dans l'esprit d'hommes qui justement ne sont d'aucun lieu ?

Cet usage familier de l'absolu, le nomade le puise dans le désert – le désert qui unit les hommes à travers des espaces infinis. Car le désert-obstacle, le sable-qui-sépare, c'est encore une invention de sédentaire, une projection sécurisante – mais fausse – d'hommes accrochés aux demeures en dur et aux terres alloties. Les paysans sont comme leurs arbres : ils sont rivés à leurs racines ; ils meurent si on les en coupe, à tout le moins ils s'étiolent : en terre étrangère, ils passent leurs nuits à se languir du home, ou bien ils paniquent et ils tâchent à se rassurer en emportant leur glèbe à la semelle de leurs souliers ; ils jouent au golf sous les tropiques et pour rien au monde ne manqueraient le thé de cinq heures.

Ils vont jusqu'à tirer de leur terre le nom qui les désigne et dérisoirement s'appellent Delamare ou Southend, là où les autres sont, sous tous les climats, Biska fils d'Amayas. Le nomade garde en mémoire des chapelets de généalogie à travers des générations : comment cet éternel passant pourrait-il sans cela se distinguer des autres ? Il les récite avec une volupté que jamais ne comprendront les hommes que leur ancrage au sol dispense d'avoir des aïeux.

Pour les pasteurs errants l'œcuménisme n'est pas un accident, c'est une vocation. Les migrations bibliques ne sont pas un lapsus (même prestigieux) de l'histoire, c'est la loi même du désert.

Il suffit pour s'en convaincre d'assister un jour à la fête d'anniversaire de la naissance du Prophète à Timimoun. De tous les points d'un horizon plat, des foules innombrables convergent vers un petit tertre, dans la plaine hors les murs. Elles s'y rassemblent, avant de se rendre en dansant au sanctuaire de Sidi Hadj Belkacem, à quatre kilomètres de là. La plupart marchent depuis des jours ; pendant des jours, à travers le sable, le soleil et le vent, elles ont poussé leurs drapeaux écarlates, leurs marmites, leurs théières, leurs ânes étiques, aussi la longue espérance qui gonfle dans leur cœur à mesure qu'approche le haut lieu.

Les hommes des *ksour*, où les caravanes vont faire étape, savent quel jour elles vont passer. Les enfants guettent les pèlerins du haut des murs. Ils arrivent, on les abrite, on les restaure, on les charge de

prières aux saints. Tous savent que, pendant le même temps, de tous les points du désert, y compris les plus éloignés, d'autres paladins de l'espoir cheminent eux aussi par petites étapes vers le même orient ; du Sud lointain des hommes vêtus de bleu se sont mis en marche, à seule fin de venir communier avec eux, un soir, au mausolée de Sidi Hadj Belkacem. Pendant sept jours on chante, on danse, on fait l'amour, on tente de flouer la misère en tirant sur la petite pipe de chanvre indien, puis on se donne rendez-vous pour l'an d'après, et le désert avale les chapelets blancs ou gris d'hommes qu'il avait rameutés quelques jours auparavant.

Cette civilisation de la fête, peut-être n'est-elle que le dernier avatar de celle qui fut ici, quand le Sahara était aussi le lieu des verts pâturages ? Sur les fresques du Tassili se lit encore la douceur de vivre de cette aube évanouie du désert. Qu'importe ? Les arrière-neveux des hommes d'Iherir et de Jabbaren continuent de vivre comme si les verdure, les rivières, les pâturages et les fleurs leur faisaient le même maternel environnement qu'à leurs pères d'il y a six mille ans et comme si l'Éden perdu était lessivé de la terre mais pas de leur cœur, de leur peau, de la prunelle dilatée de leurs yeux, ils tentent d'en prolonger des échos dans la fête.

Au désert il faut se hâter de happer la joie quand elle s'offre, on la fait durer, on la multiplie : au Gourara on a plus vite fait de compter les jours sans fête. C'est toujours ça de pris sur la misère et la faim, sur la mort, qui de toute façon vous attend, juste après la porte du ksar, au cimetière de Sidi Otman.

C'est que les plaisirs du désert sont comptés. « Trois choses, dit le clerc Gourari, procurent la joie : les livres, les chevaux, les femmes. » (Elles viennent en dernier, c'est une consolation.) C'est la vision de clerc. De plus fière allure est le poète touareg ; pourtant il ne pousse pas plus loin l'inventaire : « Je demande à Dieu trois grâces : l'amour des filles, la vaillance au combat, le pardon dernier. » « Et pour le reste, ajoute-t-il, à Dieu vat ! »

À Dieu vat... les autres appellent cela du fatalisme... Comme si les hommes du désert avaient le choix... On ne ruse pas avec la tempête de sable (la voix acide du vent affole les voiles indigo des femmes ; les palmes se font dans l'air de grandes révérences ; on n'y voit pas à trois mètres ; il faut s'asseoir pour résister au vent), avec la soif, le plomb fondu du soleil et les distances, avec la mort.

La mort – ailleurs affres que l'on exorcise à coups d'euphémismes (il a vécu !). Au désert on y glisse doucement – ou bien on y explose – avec un égal acquiescement. Elle est comme le sirocco, l'amour ou la faim, de ces choses qui sont. Ainsi quelquefois dans l'angle ombreux

d'un coin de rue à Timimoun, un homme se couche et attend. Attend-il ? Il ne se lève pas quand le pas des ânes le heurte, il ne mange pas, ne boit pas, il ne répond pas quand on l'appelle. À la fin il ne regarde même plus les passants qui passent – et les passants finissent par passer sans le voir. Un matin, à l'aube, le premier ksourien qui descend dans son jardin découvre son petit corps osseux affaissé sur le sable mou, qui déjà commence à l'engloutir... son dernier lit ! On le ramasse et on va au cimetière de Sidi Otman ajouter une tombe aux milliers de celles qui, depuis des siècles, sont couchées au pied du mausolée du saint.

II

S'il s'en était un jour avisé, jamais le sous-préfet de D. n'aurait connu la série de déconvenues qui ont marqué son bref passage dans la circonscription. Le sous-préfet était compétent, efficace, il voulait le bien de ses administrés, mais c'était un homme du Nord. Pour les hommes du Nord l'espace est cadastré. De là les hantises du sous-préfet devant les mouvances sans frontières des hommes qu'il brûlait d'amener à la civilisation : les nomades de D. n'étaient jamais où il les attendait, où raisonnablement ils auraient dû être. Il passait des heures la nuit à les traquer sur la carte, le jour il tendait à leurs errances les pièges où elles devaient venir s'enfermer inmanquablement : les distributions gratuites de semoule, de sucre, la cantine à l'école, le cinéma en plein air, tout ce qui pouvait attirer, arrêter les nomades. Les nomades prenaient en passant. Cette mobilité sans répit donnait le vertige au sous-préfet. Elle tenait de la trahison. Pourquoi les nomades ne répondaient-ils pas à ses attentes ? Il lui eût été plus facile de faire leur bonheur.

Il songea que les mailles du filet étaient trop lâches, il les resserra : une anguille n'y serait pas passée... Les nomades, oui. Aucun des pièges feutrés qu'il avait imaginés n'ayant réussi, il pensa au stratagème infaillible du recensement... Là la grille est imparable... Nom, prénom, date et lieu de naissance, fils de et de... Il suffirait ensuite de faire se couper les coordonnées pour, au croisement, faire mouche sur le nomade. Au bout de quelques mois, un énorme fichier emplissait tout un bureau de la sous-préfecture : les nomades pouvaient courir, on tenait le bout de la laisse qui freinerait leurs élans.

À la ligne « adresse » (permanente, précisait le formulaire), des milliers de fiches portaient les trois mêmes initiales qui,

apparemment, pour les recenseurs, ne faisaient pas problème. Elles en faisaient pour le sous-préfet, qui fit appeler le préposé au fichier. Ce recours au spécialiste était inutile. N'importe lequel des employés de la sous-préfecture aurait pu lui apprendre que c'était là l'adresse uniforme de tous les nomades de la circonscription. S.D.F., cela voulait dire : sans domicile fixe. Eux étaient là depuis longtemps, et à l'expérience, ils avaient appris la vanité de ficher les S.D.F.

Il restait un dernier moyen, celui que le sous-préfet gardait pour quand tous les autres auraient échoué, parce qu'il coûte cher et de toute façon ne peut concerner qu'un nombre restreint de ses administrés (mais le chef comptait sur l'effet d'entraînement) : le travail salarié. Parce que, quand on a pris l'habitude de courir après le salaire de la fin du mois, on n'a plus le temps de courir après le vent ! Il fit ouvrir des chantiers avec des mensualités (c'était cela l'important : faire compter les jours, les mois à ces hommes qui les éventaient en pure perte à travers des dunes stériles) à faire rêver les gagne-menu du Nord.

Les nomades étaient d'accord pour le salaire, mais... le travail, ce dernier degré de la déchéance ? Un Touareg, c'est connu, fait deux cents kilomètres à dos de chameau pour aller à l'*ahal* écouter une joueuse d'*imzad*, mais il ne lui vient pas à l'idée d'aller tenir un pic dans un chantier. La seule idée lui fait perdre la saveur des jours : comment garder l'estime de soi, quand on accepte d'être ainsi réduit à un rôle d'outil ? Pourtant le sous-préfet a tort de se désoler : sur le long terme c'est lui qui aura gain de cause ; il l'a déjà. Chaque année qui passe confirme sa victoire ; car c'est en vain que des géographes romantiques ou Cassandres se lamentent sur l'avancée du désert et notre prochain engloutissement. C'est le contraire qui est vrai. Désormais le Nord investit le désert de partout ; il y envoie des légions de pétroliers, d'administrateurs, de soldats, de maîtres qui, tous, transportent la vérité dans leurs bagages, la vérité du Nord, qu'ils brûlent de dispenser aux paladins attardés des sables.

Tardif mais total triomphe de Rome : le limes est désormais partout chez les Garamantes – mieux : il n'est nulle part, parce qu'il est inutile. Bientôt, pour connaître la vie que les hommes menaient dans le Far South, il faudra chercher dans les bandes dessinées (c'est quand l'Ouest se meurt que fleurissent les westerns). Jugurtha, s'il renaissait, ne trouverait plus un coin de réserve barbare où retremper sa faim d'indépendance : la liberté a perdu un de ses hauts lieux.

Du même coup la civilisation a réduit un des derniers bastions du désordre. Depuis B.M., à cinquante kilomètres du Mali, jusqu'à

Tessalit, de l'autre côté de la frontière, des petits groupes de Touaregs maliens s'installent le long de la piste, mais loin d'elle. Ils accrochent une outre au bout d'un pieu, pour dire qu'ils sont là. Ils viennent quand vous apparaissez. Ils vous tendent sans parole une écuelle de lait. En échange ils demandent de l'eau, de l'argent, de tout parce qu'ils n'ont rien. Les étrangers qui passent appellent cela de la mendicité : dans l'ordre des sociétés policées un mendiant a un statut. Pensez qu'il y a à peine quelques ans l'homme qui aujourd'hui tend une écuelle de lait au bout de son bras vous eût présenté au bout de son poing le fil de son épée.

Ailleurs, à l'entrée du ksar rouge et frais, où jadis les caravaniers rêvaient de parvenir, on a construit le tribunal, la gendarmerie, la poste, les locaux de la police, la mairie, signes évidents de l'entrée de ksouriens dans la civilisation (comme on dit : entrer dans les ordres). Jadis, quand ils mouraient, ils n'avaient que la route à traverser : celle qui sépare les dernières maisons du ksar des premières tombes du cimetière... comme s'ils ne faisaient que changer de quartier. Maintenant la bâtisse en dur du tribunal, lourde comme un verdict, leur barre la route ; la mairie bouche à moitié la porte d'entrée : il faut y passer pour les formalités d'usage : le progrès est évident ; les ksouriens peuvent désormais contempler le visage assuré de l'ordre moderne, à côté de l'immense confusion du désordre ancien.

Une preuve, s'il en était besoin, que les Sahariens sont bien sur la voie du salut, c'est qu'ils conspirent désormais eux-mêmes à leur promotion. Pendant longtemps, Mabrouk n'a rien su faire que chanter et danser dans l'*ahellil*. Et puis le pétrole est venu. La Sonatrach avait besoin de main-d'œuvre. D'oasis en oasis, les premiers ouvriers se sont mis à raconter aux autres les salaires, les primes de soleil, la Sécurité sociale, la télé couleurs. Mabrouk s'est laissé convaincre... mollement d'abord... mais à la fin il faut bien faire quelque chose. Quand il a eu achevé son stage de soudeur, on l'a embauché ; on lui a donné pour un mois de travail près d'un million de francs anciens. D'abord il est resté stupéfait : un million, il ne croyait pas que ça existait vraiment, et puis qu'est-ce qu'il allait faire de tout cet argent ? Ensuite il a appris à le dépenser pour des usages auxquels il n'avait jamais songé jusque-là.

Maintenant, quand de loin en loin Mabrouk revient dans le ksar, il passe son temps à dormir, parce qu'il est trop fatigué. Le reste du temps, il écoute le transistor et il compte les jours qui lui restent avant de retourner à Hassi-Messaoud, car Mabrouk a appris à compter.

D'autres l'ont suivi, d'autres encore le suivront. Bientôt plus aucune fiche ne portera S.D.F. sur le fichier du sous-préfet. Il n'aura plus besoin de tresser quelques rets que ce soit – ouvert ni couvert – à ses administrés, ni de courir derrière leurs imprévisibles courses. C'est

d'eux-mêmes qu'ils viendront demander des certificats de résidence, de naissance, de travail, des certificats de tout. L'histoire de toute façon ne peut avoir, comme dans les bons westerns, qu'une heureuse issue : « a happy end ».

Il est vrai que, parmi les réprouvés, il en est encore d'assez pervers pour refuser le salut. Ceux-là résistent au chant de toutes les sirènes. Ils préfèrent crever avec leur ventre plein de faim, leur liberté inutile sertie dans la peau, dans un creux de dune, où les chacals viendront se disputer les dernières chairs de leurs os. Au mépris des distributions de semoule, de la cantine et des salaires assurés, ils répondent par le mépris du silence et quelquefois la nausée.

Il y a plus de soixante ans de cela, le père de Mabrouk est venu habiter un ksar désaffecté. Il a eu des enfants et des enfants de ses enfants et, un jour, avec la famille d'un de ses amis, venue se joindre à eux, ils ont été plus de cinquante. Un matin, avant l'aube, le père de Mabrouk a pris la houe, deux couffins, des cordes, une gourde d'eau et trois poignées de dattes racornies, puis il est parti. On l'a attendu longtemps. À la fin, on apprend, par des caravaniers de passage, qu'il était à vingt kilomètres de là, en train de creuser une *foggara* pour le jardin nouveau qu'il allait tirer du sable : il ne pouvait plus supporter la presse de cinquante hommes et femmes se croisant à longueur de journée sur les mêmes lieux, ni, quand Mabrouk était là, le transistor.

Le père de Mabrouk n'est pas seul pour autant. Il y a aussi tous ces hommes d'innommable misère, pour qui on a construit de beaux villages électrifiés, trois pièces-cuisine avec eau courante, mosquée, magasins, bientôt le téléphone, la télévision. La plupart refusant d'y entrer, on glana ceux qu'on pouvait. Au bout de trois mois une coupante nostalgie regicla dans les sables des ombres bien nourries, moroses, au bord de la neurasthénie. C'est pourtant exprès pour eux que l'on avait bâti le village, le beau village où on est sûr... enfin !... de les trouver quand on les cherche – et il y a toujours une raison de les chercher.

Tant pis !... Quel ordre n'a point ses laissés-pour-compte ? Si les derniers des Mohicans s'accrochent à d'enfantins mirages, s'ils s'obstinent à vouloir mourir sans même s'être aperçus qu'ils n'avaient pas vécu, libre à eux ! Mais... que du moins on guérisse du désert leurs enfants, ceux de la cantine gratuite et des salaires assurés. Ce sera bientôt, c'est déjà chose faite. On a ouvert des écoles avec des maîtres payés exprès pour cela, pour extirper du cœur des enfants nomades cette entorse intolérable à la civilisation qu'est le désert atavique... Il était temps !...

L'hibiscus

MOURAD n'aimait pas le Jardin d'essai, un flot de verdure prisonnières entre les grilles de fer forgé ; des murs hauts comme des paravents de théâtre et les bruits hargneux de la ville, levés dès avant l'aube et à peine estompés tard après minuit. La mer est là, susurrant doucement, à quelques mètres, derrière la route dite moutonnaire, en souvenir d'un passé bucolique, dont personne n'avait plus souvenance. Mais qui avait loisir d'écouter la mer ou de la voir, derrière cette longue bande de poussière rouge où, à la place des moutons, ne vrombissait plus à longueur d'année que l'orchestre rageur des véhicules de tous les tons : le chœur des damnés !

Mourad pensa que c'était par pure perversion qu'il avait donné rendez-vous à Samir en cette nature d'artifice, parmi ces grands arbres de terres tropicales gorgées d'eau, perdus au milieu des sols soufreux de la grève d'Alger, cette symphonie de fleurs diaprées qui pleuraient l'exil. Les autres y viennent pour échapper à la ville, aux rues balisées comme leurs gestes de tous les jours, à la touffeur des logements bondés, d'où les enfants giclent dans la rue dès l'aube. À un jet de pierre la ville est là, et ses murs, qui barrent le ciel et vous le livrent, miroir cassé en petits carrés anguleux.

Mais c'était un bon endroit pour le rendez-vous avec Samir. Mourad cherchait une planque pour Mohand, recherché depuis des mois et dont la police venait de forcer celle qu'il avait dans la haute ville, deux minutes après qu'il l'avait quittée : encore une chance !

Il s'affala sur le banc jadis vert d'une allée écartée des grands axes où coulaient des foules fatiguées. Le gardien vint s'asseoir sur la dernière trace de vert près de lui. Il avait une casquette d'officier et une baguette de bambou à la main. Il sourit à Mourad :

— Belle journée !

— Cela dépend pour qui, dit Mourad.

Le gardien regarda Mourad dans les yeux, pour y lire si c'était une plaisanterie.

— Vous avez raison, on voit que vous êtes instruit. C'est comme ces couleurs, elles ne sont pas dans les plantes, elles sont dans le cœur.

Mourad à son tour regarda le gardien : il n'avait pas l'air très instruit, ou alors cela ne se voyait pas.

— Ça se voit, tenez, dans ceux qui viennent visiter ce jardin.

— Ils sont daltoniens ? dit Mourad.

— Vous dites ?

— Ils ne voient pas les couleurs ?

— Ce n'est pas pour cela qu'ils viennent. Ils répètent tous la même chose : « On va se changer les idées. » Eh bien ! mon frère (vous permettez que je vous appelle comme ça, quoique je ne sois pas instruit), croyez-moi si vous voulez : ils ne se changent rien du tout. Ils repartent avec les couleurs qu'ils avaient dans les yeux en entrant.

Le gardien rit :

— Vous comprenez ? Les idées ne poussent pas sur les arbres, même au Jardin d'essai.

Mourad rit avec lui.

— Et vous, mon frère ? C'est pour vous changer les idées que vous êtes ici ?

— J'ai rendez-vous avec un ami.

— Elles sont toujours en retard, dit le gardien.

Mourad ne réagit pas.

— J'en connais même une...

Il rit.

— Vous savez, mon frère, comment sont les jeunes d'aujourd'hui. J'en connais une qui dit qu'arriver à l'heure c'est une injure grossière. Elle dit : L'amour, excusez-moi, mais c'est comme cela qu'elle parle, ça ne se programme pas. On ne fait pas l'injure de commencer à aimer qui on aime (il regarda sa montre) à dix heures vingt... ou samedi soir... ou les jours fériés...

Mourad ne répondait pas.

— L'avantage c'est qu'ici on est tranquille et puis... on voyage pour rien.

— On ne va pas loin, dit Mourad.

— Pas loin ? Vous avez vu tous ces arbres, qui viennent de partout, avec des noms qu'on ne trouve que dans les livres. Avez-vous regardé les noms, mon frère ? C'est mieux que dans la publicité d'Air France.

Il récita les yeux fermés : Callistemon, Durio Zibéthinus, Cocos nucifera, protea, mulla – mulla ptilotus, Palétuvier rhizophora...

— Quelquefois, la nuit, je ferme les yeux, je me récite les noms, et... vogue la galère !

« Il ne veut même pas m'épater, pensa Mourad, il est heureux, voilà tout. »

— Avec tous ces noms, c'est comme les tapis volants dans *Les Mille et Une Nuits*, j'ai visité l'Inde, l'Australie, l'Amérique du Sud. Tenez, ce Ceriops-là par exemple, il vient du Paraguay. Vous me croirez si vous

voulez, mon frère, mais moi, Drif Laouer, quarante-cinq ans, médaille militaire et toutes mes dents..., avec mes quarante mille francs par mois (attention, mon frère, des anciens, je ne sais pas combien ça fait en dinars), eh bien ! avec mes quarante papiers, toute l'année, hiver comme été, je voyage. Tout le monde me croit en prison dans ce carré de grilles. Mais, monsieur, dans ce carré de rien du tout, moi, toute l'année, je fais des croisières au long cours. Il me suffit de changer d'arbre pour changer de climat. Et vous, mon frère ?... je veux dire : faites-vous quelquefois des croisières ?

— Maintenant que nous sommes libres...

— Vous êtes le treizième, coupa le gardien d'une voix neutre.

— Le treizième pour quoi ? dit Mourad.

— Il y a dans cette ville une douzaine d'hommes libres. Vous êtes le treizième.

Mourad pensa : « Si c'est un flic, il joue bien. »

— Il y en a peut-être que vous ne connaissez pas ?

— Les hommes libres passent au moins une fois l'an dans ce jardin.

— L'ami que j'attends ici, dit Mourad, en est un. Il s'appelle Samir.

— Il vient bientôt ?

— Dans une demi-heure.

— Une demi-heure ? Alors vous avez même le temps d'aller visiter la ménagerie. Vous voyez ? On l'a repeinte. Et puis elle n'est pas bien loin... parce qu'ici, c'est comme dans la vie.

Mourad ne comprenait pas.

— La prison est juste à côté du jardin.

Le pouce pointé du gardien passa des murs blancs de la ménagerie au fond d'arbres verts du jardin.

— Il suffit de passer le guichet... Veux-tu laisser ça ?

La main de la petite fille vert, blanc, rouge resta suspendue à quelques centimètres au-dessus de la fleur de l'hibiscus.

— Si on les laisse faire, dans quelques semaines ici ce sera comme la place du Cheval : un carré de pierres nues.

— Elle voulait peut-être se changer les idées, dit Mourad.

— C'est le métier, dit le gardien, je suis payé pour ça.

— Peut-être que chez elle il n'y a pas de fleurs ?

— C'est le métier, dit le gardien. Mais à vous, qui êtes instruit, mon frère, je peux le dire : quelquefois j'ai envie de mener des hordes d'enfants devant les parterres de fleurs... tracés au cordeau... tenez, ces bégonias par exemple... et de leur dire : Allez, Vandales, vandalisez, faites-vous des guirlandes avec les fleurs... ou bien... saccagez-les pour le plaisir.

— Des Vandales ? dit Mourad.

— Oui, monsieur, des Vandales ! c'est le premier mot qu'on m'a appris, quand je suis entré dans le métier à Nancy... C'est à Nancy que

j'ai commencé. Vous connaissez les jardins de Stanislas ?

Mourad ne connaissait pas.

— Attention aux Vandales !... il y a trente ans de cela... Et depuis trente ans je n'ai pas cessé de faire la guerre aux Vandales. Mais aussi quelquefois je me dégoûte... Oh ! Pardon !

— Il vaut mieux faire la guerre aux Vandales qu'en être un, dit Mourad.

— Puisque vous le dites, vous qui êtes instruit, monsieur, c'est que c'est vrai, mais moi, je vous l'assure, quelquefois j'en doute... C'est tellement plus agréable d'être un Vandale. Toutes ces fleurs en cage, ces arbres alignés comme des soldats à l'exercice, ces pancartes qui interdisent... Elles ne savent que cela, les pancartes... interdire ! On a envie de saccager tout cela, pour que les fleurs volent, pour que la folie prenne les arbres, pour que ça vive. Tenez, regardez... une forêt d'interdits... Et c'est moi qui suis chargé de les appliquer. Quelquefois, la nuit, je rêve que je suis une pancarte ambulante : Défense de..., ou que je coupe les ailes à des papillons bleus, clac ! Vous comprenez, on me donne quarante mille francs pour arrêter la main des petites filles qui se tend vers les fleurs. Mais... excusez-moi... Je vous ennue avec mes histoires... Votre ami va peut-être bientôt arriver. Il est précis comme une horloge, Samir !

— Vous le connaissez ?

— Je ne connais que lui. Il vous ressemble... Il est inquiet... comme vous. Moi, mon frère, je n'ai pas été à l'école, mais j'ai remarqué que les gens instruits sont toujours plus inquiets. Vous-même... rien de grave, j'espère ?

— On m'a mis à la porte de mon travail.

— Vous ne travailliez pas bien ?

— Ce n'est pas ça.

— Quelquefois c'est la chance.

— Non plus.

— Alors ?

— Je ne pensais pas bien.

— Ça ne fait rien, vous trouverez ailleurs. Quand on est instruit, on trouve toujours.

Mourad se leva brusquement. Le gardien suivit le regard de ses yeux :

— C'est elle ? dit-il.

Dans l'allée, le pas menu, la mini-jupe toute peinturlurée de fleurs, la tête petite, encadrée comme un tableau par les longs cheveux noirs, la fille semblait habiter les hibiscus comme un oiseau exotique.

— Au revoir, mon frère, et merci !

Mourad ne savait pas très bien pourquoi il avait dit : « merci ».

— Il n'y a vraiment pas de quoi, dit le gardien.

Puis il cria de loin :

— Et n'oubliez pas la ménagerie. C'est exotique et juste devant vous, au bout de l'allée.

Mira se retourna au moment où le pas de Mourad arrivait derrière elle.

— Tiens ! La culture en promenade champêtre...

— Je vais voir la ménagerie, tu viens ?

— J'aime trop les animaux, et puis... je n'ai pas le temps.

— C'est pour bientôt ?

— Plus tôt que tu ne crois, que vous ne croyez tous.

Mira préparait la Révolution, la vraie, celle qui allait donner le pouvoir au peuple, celui dont le petit groupe d'elle et de ses amis était chargé d'exprimer les aspirations profondes.

— Bon, parmi vos refuges, il n'y en a pas un libre ce soir ?

— Le mien... Tu es recherché ?

— Pas encore.

— Ça viendra, sois tranquille. Ce jour-là tu voudras nous rejoindre.

— Et ce sera trop tard.

— Il n'est jamais trop tard. Qu'est-ce qui t'es arrivé ?

— Chut !... Top secret !...

— Voici la clef !

Il tira un papier de sa poche :

— Je vais noter l'adresse.

Mira barra ses lèvres de l'ongle laqué de son index :

— Chut !... Top secret ! L'adresse, tu ne l'écriras pas, tu la retiendras. Les romantiques de la révolution se font toujours pincer.

— Ce n'est pas comme vous, les spécialistes.

— Bon... Je suis pressée... N'oublie quand même pas de me rendre un jour la clef.

Elle tendit vers un fuchsia les laques rutilantes de ses ongles longs.

— Mademoiselle ! cria de loin la voix du gardien.

— C'est pour sentir, dit Mira.

Elle enfouit son nez court dans les pétales veloutés. Le groupe de sa jupe fleurie et du fuchsia éclaboussé de fleurs forma au pied des hibiscus la même symphonie mordorée.

— Tu ne viens vraiment pas à la ménagerie ? dit Mourad.

— Ça m'ennuyait déjà quand j'étais enfant !

— Moi aussi, dit Mourad.

Après le guichet du zoo, Mourad pouvait prendre plusieurs chemins. Tous apparemment se valaient. Un démiurge dément avait accolé les félins aux oiseaux des îles, l'alligator à l'aigle des Andes. Cela piaillait, rugissait, sifflait, soufflait de partout. Quelques stalles étaient vides.

Mourad sentait gonfler au fond de sa gorge l'écoeurement des

spectacles fétides ou des grandes laideurs. D'une stalle à l'autre se répétait la même déchéance sans espoir, comme ces visions de cauchemar qui s'engendrent l'une l'autre jusqu'à l'épouvante. Il allait repasser la porte :

— Vous cherchez le chacal ? cria le gardien de l'autre côté de la grille. Il est au bout de l'allée. Il vient juste d'arriver... C'est un sauvage. Il n'a pas encore appris la civilisation...

Mourad suivit une allée de petites cases grillagées, il évitait avec soin les regards tristes ou épouvantés, qui se croisaient sur lui des deux côtés de la voie. Tout au bout de l'allée il tomba sur le chacal, brusquement.

Treize barreaux, trois murs, un plafond bas, un plancher fangeux, un espace mesuré : deux mètres sur deux ; quatre pattes courtes tissaient, affolées, la faim de la forêt absente.

Tout se brouilla devant les yeux de Mourad, puis une autre image lentement gomma la silhouette du chacal épouvanté : celle de l'ours blanc du zoo de Berlin. Il y avait moins d'un mois qu'on l'avait ramené du pôle. C'était un cadeau des Soviétiques. On avait fait du battage autour du nouvel hôte, parce qu'on n'en avait jamais eu de semblable. Les enfants des écoles défilaient devant lui par escouades. On lui jetait de tout pour qu'il mange : des chocolats, des truffes, des bananes, du miel dans un pot passé entre les barreaux. Michka voyait la manne s'abattre sur le plancher déjà encombré de sa case et portait son regard plus loin.

Le directeur du zoo finit par s'inquiéter : on cherchait à guérir Michka de la faim des pôles en le gavant, Michka ne mangeait pas. Il en référa aux spécialistes, qui dirent que c'était à cause du bruit. On calcula le nombre de décibels que le tympan de Michka pouvait enregistrer sans crever. C'était difficile : au pôle c'était zéro décibel presque tout le jour et toute l'année. Michka ne guérissait pas. On pensa à la solitude : il n'y avait certainement pas foule sur les icebergs, mais peut-être que Michka était un sentimental et que la solitude à deux se supporte mieux que l'autre, celle où on est seul.

On eut de nouveau recours à Moscou, qui envoya dans la semaine un autre ours, qu'on appela Michka 2, en attendant de lui trouver un nom et parce que, après tout, ça faisait féminin. Michka 2 était à peine moins grande, mais elle n'était pas moins épouvantée. Dans la stalle un peu plus spacieuse où on les enferma, ils se tenaient à distance l'un de l'autre, chacun triste et figé dans son coin pavé de miel et de chocolat. De temps à autre ils se lançaient un regard au-delà de la douleur et qui avait renoncé à voir. Ils moururent le même jour, à quelques heures d'intervalle, comme s'ils s'étaient donné le mot.

— Mais hurle, imbécile !

Mourad regarda autour de lui : personne ne l'avait entendu crier. Puis il sentit son ventre se contracter. Il eut juste le temps de reprendre l'allée en courant et de passer la porte en coup de vent. Une détente sèche le projeta contre l'hibiscus. Coupé en deux, le ventre creusé par des spasmes brutaux, il se mit à vomir. Dans les intervalles il ouvrait les yeux sur une grande nappe étale de bleu : la mer, entrevue à travers les fûts droits des palmiers, continuait de chanter doucement sur la grève. La silhouette du gardien se mit à gigoter dans l'air gris, puis elle s'estompa par degrés dans le noir envahissant et la nuit l'engloutit. Les arbres mirent un temps à surgir mollement de la brume épaisse où ils étaient noyés, puis Mourad put de nouveau distinguer la voix de Drif Laouer, comme amortie par la distance :

— N'ayez crainte, cela va passer. C'est le coup de la ménagerie, il ne rate jamais. Il n'y a que les enfants qu'elle amuse.

Mourad l'entendait maintenant très distinctement :

— Avec les adultes on ne sait jamais ce qui arrivera, mais toujours quelque chose arrive. Il y en a que la ménagerie exalte : toutes ces cages avec des barreaux, ça les rassure... Je ne sais pas, monsieur, je ne suis pas instruit comme vous, mais il me semble que, quand on est prisonnier, cela console de rencontrer quelqu'un de plus prisonnier que soi. Hep ! là, venez par ici, où allez-vous ? Vous voyez bien que ce chemin est interdit ! Voilà comme ils sont : toujours à prendre les chemins interdits.

La caravane docilement se rabattit vers l'allée.

— Vous voulez peut-être un peu d'eau, mon frère ?

— Merci, cela va mieux. Je ne sais pas ce que j'ai mangé.

— Ce n'est pas le manger, dit le gardien, c'est la ménagerie. Vous comprenez ? Il y en a que la ménagerie exalte mais d'autres, comme vous, la vomissent contre l'hibiscus. Il faut croire que les prisons ne vous réussissent pas ?

— Pas spécialement, dit Mourad.

— Cela se voit.

— Alors pourquoi m'y avez-vous envoyé ?

— Quand je vous ai vu seul sur votre banc, je me suis dit : Drif Laouer, celui-là, c'est un instruit, il doit être encore plus malheureux que les autres. Il faut faire quelque chose pour lui. J'ai tenté le coup de la ménagerie.

— Et vous êtes fier du résultat ?

— Excusez-moi, monsieur. D'habitude, avec les types de votre genre, le coup de la ménagerie réussit. Les types de votre genre ne sont pas vraiment malheureux.

Il se tapota le front de l'index :

— Chez eux, c'est là-dedans que cela se passe. Ils disent tous : on n'est pas libre. Alors je les envoie voir de vrais prisonniers. En général

ils sortent un peu hébétés, comme s'ils avaient bu, mais... excusez-moi, monsieur... c'est la première fois que la ménagerie projette quelque'un jusqu'à l'hibiscus.

Mourad montra du doigt le zoo.

— Il n'est pas très réjouissant.

— Pourtant, dit le gardien, quand on réfléchit bien, nos pensionnaires n'ont pas tellement à se plaindre.

— Qu'est-ce qu'il vous faut !

— Un jour une vieille est entrée ici avec une smala d'enfants. Elle a vu le zoo... Elle a dit : « C'est des pachas ! Ils sont logés et nourris. Moi, si on me donne à manger chaque jour... »

— Vous l'avez gardée ?

— Pensez-vous ? C'est un dangereux précédent. Après, nous aurions été envahis. Vous comprenez ? Logés, nourris, soignés aux frais de l'État... Et le spectacle tous les jours.

— Le spectacle ?

— Tous ces hommes qui défilent devant eux à longueur de journée. Et puis surtout il y a la sécurité : s'ils étaient dans leur coin de jungle, ils passeraient les nuits à hurler de faim, de froid, de peur, à errer, le ventre secoué de spasmes, l'œil guettant l'ennemi plus que la proie.

— Il y en a peut-être d'assez vicieux pour préférer cela.

— Peut-être ! Il y en a aussi qui aiment bien la soupe chaude.

— Ce n'est pas l'avis du chacal.

— C'est toujours comme cela au début... et puis ils s'y font. Ils sont comme les hommes : ils se font à tout !

Les yeux du gardien machinalement épiaient le geste vandale qu'il réprimerait sans joie. À quoi bon le lapsus de la colère ? Les choses sont comme elles sont, il est puéril de se blesser aux arêtes. Les arbres et les fleurs sont condamnés au même coin de terre ; quelquefois, comme ici, c'est une terre d'exil ; les bêtes, perverses ou pas, sont prisonnières de leurs barreaux et les hommes tournent dans les layons de leurs interdits. Tout le reste c'est de la dentelle.

Le gardien gratta sous sa casquette son crâne chauve :

— Le zoo, vous l'avez vomi contre l'hibiscus... Vous encore, vous avez de la chance. Vous pouvez rejeter ce que vous ne digérez pas. Ha ! ha ! ha !

Mourad ne s'attendait pas au rire du gardien, abrupt, parti sans prémices... Comme le déclic du réveil remonté, auquel on ne s'attendait pas. Il vit aussi que les yeux du gardien ne riaient pas : apparemment ils n'étaient pas concernés.

— Ha ! ha ! ha !

Le rire coupa net « comme il a commencé, pensa Mourad, par décret divin ». Puis le regard durci soudain se figea derrière lui.

— Encore un Vandale ? fit Mourad.

— Non, cette fois c'est les flics, dit le gardien.

Mourad regarda derrière lui. Il ne perçut d'abord que la robe à fleurs, coincée entre deux tenues flasques de policiers. C'est plus tard qu'il vit le tremblement des mains de Mira dans les menottes, dont le plus vieux des policiers tenait l'autre bout.

Mourad se précipita.

Derrière lui la voix soudain sèche du gardien :

— Ne fais pas l'enfant !

— Qu'est-ce que voulez à cette femme ? hurlait Mourad en courant.

Les policiers s'arrêtèrent pour le regarder venir.

— Qu'est-ce qu'elle a fait ? C'est une erreur. Je connais cette femme.

Le plus vieux des policiers regardait posément, comme s'il était au spectacle.

— C'est cela... Viens avec elle... Tu expliqueras au chef qu'elle n'a rien fait.

Puis il se retourna vers Mira.

— Tu connais cet homme ?

Elle fit semblant de l'étudier trait par trait.

— Jamais rencontré cet imbécile, dit-elle.

Et dans les menottes les doigts tremblants de Mira disaient à Mourad : « Fiche le camp ! »

— Allez, mon frère, dit le vieux, fiche le camp, ça vaudra mieux pour toi !

Mourad s'éloigna. Un poids très lourd écrasait ses épaules.

— Et à la revoyure, lui dit le plus jeune des policiers en riant derrière lui.

— Ne fais pas l'enfant, dit le gardien... Va-t'en...

Le regard de Mourad le traversait sans le voir.

— C'est elle que vous attendiez ?

— En un sens oui : c'est elle... Je l'ai attendue toute la vie, dit Mourad.

— En ce cas, dit le gardien, je comprends que cela vous fasse quelque chose. Mais... Excusez-moi, monsieur, vous avez pu attendre si longtemps ?... Moi, je ne pourrais pas... surtout un seul homme, comme cela, une seule femme. C'est trop fragile... Ça tient à rien, une vie d'homme... une vie de femme c'est un peu plus coriace, mais c'est plus souple, ça plie à tout vent... et il souffle tant de vents sur la terre. Mais je vous ennuie avec mes histoires... Je comprends... La douleur est trop fraîche et vous, vous êtes trop sensible. Mais, si je peux me permettre une suggestion, digérez vite votre douleur et pensez plutôt à tirer votre amie de là où elle va. Et puis... si je peux encore, aussi si ce n'est pas trop tard, ne mettez jamais sur une seule tête l'attente de toute une vie. La tête, on la perd si facilement, mais la déception après

on la garde à jamais...

— Nous travaillions aussi pour quelque chose tous les deux.

La réponse du gardien coupa tout de suite :

— Pour la libération ?

— Comment le savez-vous ? demanda Mourad.

— Vous êtes du genre... Vous pensez mal dans votre travail... Vous vomissez les prisons contre les hibiscus... Vous courez au secours des victimes de l'ordre... imprudemment, je dois dire... Vous êtes du genre à travailler pour les libérations... toutes les libérations, je parie ?

— Toutes, dit Mourad.

— Partout où ça souffre, vous criez.

— De fureur, oui.

— Naturellement, mais, excusez-moi monsieur, vous le savez mieux que moi, vous qui êtes instruit... La libération c'est comme les beaux rêves... ça chatoie un temps... Mais il y a toujours un réveil après... En tout cas il est temps que vous vous occupiez de celle de votre amie... Adieu, monsieur, courez... Moi, je retourne à mes interdits.

Paris, le 6 octobre 1984

Escapes

À la moiteur de l'air, je sentis que nous avions changé de climat. Aussi à la qualité des bruits. Pour le reste, j'étais encore salle Wagram à Paris ; j'en avais les résonances dans les oreilles : Allende, la Swapo, les Buraku. La tribune prêchait un parterre de convaincus ; à des mots pendaient des lambeaux de réalité plus forts que tous les arguments.

Aux applaudissements qui accueillirent le Barbu, je sus que c'était lui qu'on attendait. Il dit qu'il était né juste après la Première Guerre mondiale (il ajouta en ricanant « la première der des ders »), que depuis, il avait l'impression qu'il n'en était jamais sorti : la guerre changeait de climat, mais pas d'âme ni de constance ; parce qu'à la guerre tous les climats convenaient ; qu'est-ce que ça lui faisait, à la guerre, qu'on se tue à Cuba, au Tchad, dans les îles Malouines, en Palestine, au Chili, en Corée, au Vietnam, au Kurdistan ou en Namibie ? Sur fond de guerre, tous les climats se valent... et toutes les morts, tous les sangs.

Le Barbu dit : « Tout ce sang versé pour rien !... Des deux côtés, ce sont des hommes qui tombent ».

L'objection fusa d'un coup :

— Est-ce que ça veut dire que pour vous, toutes les guerres se valent... Que selon vous, il n'y a pas de guerre juste ?

Il ne fut plus possible de continuer après cela. Les insultes coupaient les arguments. La police finit par évacuer la salle.

Sur le boulevard, le Barbu continua de défendre la paix avec passion :

— Vous comprenez, monsieur, moi je sais de quoi je parle. La guerre (il ricana de nouveau : la deuxième der des ders), je l'ai faite jusqu'au bout. Ce n'est pas de ma faute si j'en suis revenu... Bien sûr qu'il y a des guerres justes, mais qui définit la justesse de la guerre, sa justice... qui ?

Il laissa passer plusieurs autobus.

— Au lendemain de la guerre, j'ai fait comme tout le monde... Le café de Flore, vous connaissez ?... Quand on est un intello, forcément, on croit au pouvoir des idées... J'étais comme tout le monde... Et

comme tout le monde, vous savez ce que c'est ?

Je ne savais pas.

— Comme tout le monde, ça veut dire schizo en deux temps. La nuit, tous feux allumés, on refaisait le monde, la vie, les régimes, l'amour, la mort, les idéologies... enfin tout... On faisait concurrence à Dieu... si vous y croyez...

Il marqua une pause, pour savoir si j'y croyais... en vain !

— Et puis, au matin blafard... on se réveille et... la procession des enchaînés de l'existence reprenait : le beefsteak, le fric, le job, le métro. Il n'y avait pas encore de drogue... enfin pas trop... À l'aube floue, il ne restait plus des feux de la nuit qu'une flamme sans objet : la cendre étouffait la cendre... Les moins blasés (il y en avait)... pour se faire illusion... jouaient à arracher des pavés, briser des vitres, cogner sur les flics et être cognés par eux... Cela dure combien ? (Il souffla sur ses doigts.) Le temps d'une brise qui passe... Non ! On réfléchit sur les hommes, pour eux, et, au matin, quand on se réveille, on cherche et... où sont les hommes ? Évanouis ! Morts... Évaporés !

Il n'y a que des mécaniques bien rondes, huilées, astiquées, rodées, vidées de sang, de désirs et de rêves. Excusez-moi, monsieur, mais vous m'avez l'air d'être algérien...

Je dis que j'étais ce dont j'avais l'air.

— Eh bien, moi, pendant la guerre (il précisa : la vôtre), je suis entré dans les réseaux Jeanson... Vous savez pourquoi ?

— Parce qu'ils aidaient une guerre juste...

— Naturellement... mais aussi pour échapper à l'enlèvement... Vous comprenez ? (Il vit que je ne comprenais pas)... Le pavé de Paris était vide... Il en avait trop vu, si vous voyez ce que je veux dire... mais ailleurs... Excusez-moi, monsieur... Ailleurs, ça veut dire chez vous par exemple... ailleurs, il y avait des hommes à qui le zéro de l'existence – zéro de l'être, zéro de l'avoir... – donnait des ailes. Pour vous, monsieur, il y avait encore des lendemains, des vrais, de ceux qui, chez nous, avaient cessé de chanter depuis longtemps... même dans les slogans du boulevard... Mais moi, j'aime que ça chante...

Il fredonna : « Quand il reviendra le temps des cerises... »

— Ici, monsieur, tout le monde est heureux... C'est ce qu'ils disent tous, ce qu'ils répètent... à croire qu'ils ont besoin de s'en convaincre... Leur bonheur, ils le retrouvent chaque matin avec la confiture, le lait chaud et les tartines beurrées... feutré, huilé, propre et sans histoire. Remarquez, moi, le lait chaud, je déteste... j'aime mieux un bon petit beaujolais... Mais excusez-moi, je crois que dans votre religion les alcools sont interdits ?

— Ils sont péché.

— C'est pire ! Enfin... Il faut de tout pour faire le monde !...

Je dis que de toute façon pour moi, les interdictions étaient, comme

pour lui le lait chaud... imbuables !

— Mais personne n'aime !

Il réfléchit : – Personne ?... sauf peut-être les heureux de chez nous... Parce que les heureux de chez nous tiennent à leur bonheur... Ils s'y cramponnent... Ils prennent bien soin de ne pas dépasser la minute présente... Celle d'après, vaguement. Ils en ont peur... Sait-on jamais de quoi elle va enfanter... Et puis ils savent que de toute façon ils ne peuvent rien sur elle. Chez eux... Je veux dire chez nous... chaque chose a depuis longtemps sa juste place... Alors, sur tout ce vide béant qui s'ouvre devant, nous collons des étiquettes : la démocratie, Dieu, le socialisme, le Welfare... En deçà, c'est un lacs d'interdictions. Pendant la guerre, c'est à Kembs que je suis entré pour la première fois en Allemagne... Et la première chose que j'ai vue juste de l'autre côté du Rhin, vous savez ce que c'est ?

— Non !

— Non ? Eh ! bien, je vais vous le dire. La première chose que j'ai vue c'est un panneau... et sur le panneau il y avait écrit...

— Bienvenue à bord !

— C'eût été trop beau ! Non ! Sur le panneau, ils avaient écrit... en rouge pour que tout le monde voie... « *Streng Verboten* »... et « *Streng Verboten* », c'est moi qui vous le dis, ça ne veut pas dire : bienvenue à bord ! Ça veut dire strictement interdit ! Qu'est-ce que vous voulez qui sorte d'une forêt d'interdits. Du côté de l'avenir, vous comprenez, nous sommes vierges comme les terres australes, nous errons dans un espace aseptisé, balisé, fléché, où rien ne peut plus survenir. Alors, monsieur, quand vous êtes venu avec votre guerre juste...

Excusez-moi, mais je crois que chez vous, vous appelez cela la guerre sainte, quand vous avez commencé avec vos idées simples et votre façon d'y croire, on a été quelques-uns à sauter sur la bouée de sauvetage... La grande aventure... excusez-moi pour le terme, monsieur... à portée de rafirot, pris sans même un passeport sur le vieux port de Marseille... (son bras levé balaya l'autre côté de la rue) ... Tenez, comme on prend le bus sur le boulevard Saint-Germain... Mais le sang, monsieur... le sang, vous ne l'avez pas voulu...

Je dis que même si ce n'était pas un argument, personnellement, j'avais horreur de ce liquide poisseux, fétide et inutile dès qu'il est versé.

— Une guerre juste ne rend pas le sang moins visqueux, dit-il. Excusez-moi, monsieur, je ne voudrais pas heurter vos convictions religieuses... si du moins vous en avez...

Il attendit pour savoir si j'avais des convictions religieuses... et poursuivit :

— Je ne voudrais pas heurter vos convictions religieuses... mais pour moi... aucune guerre n'est sainte.

Dans les rets de ses souvenirs il vrombissait, il s'y empêtrait, il m'y enfermait avec lui ; frelon enfermé dans son bocal, furieusement, il donnait de la tête sur le verre transparent de sa prison qui lui livrait le monde et l'en coupait...

Dans l'avion qui, trois heures plus tard, m'emmenait vers Le Caire, les coups de boutoir de ses justifications continuaient de battre contre mes tempes : la guerre juste, monsieur !...

Au Caire, du moins, j'oublierai. Je ne verrai pas les pyramides : c'était comme si je les avais de toujours connues... ni tous les autres restes grandiloquents : tout le poids d'histoire accumulée ici pendant des siècles, c'est trop lourd pour mes épaules. Au Caire, je venais pour la simple vie des hommes de tous les jours et de toutes les nuits...

Le chauffeur, visiblement, était aussi intéressé par moi que moi par lui :

— Votre seigneurie connaît déjà le Caire ?

— Un peu, fis-je.

— Votre seigneurie est libanaise ?

— Un peu.

— Au Liban, vous êtes tout près de la guerre, plus près que nous.

Je dis que nous étions tous dedans et que, de toute façon, avec les engins modernes... Le chauffeur me regarda :

— Qu'est-ce que vous pensez de la guerre ?

— Elle est cruelle.

— Est-ce que nous allons la gagner ?

— Il faudrait y mettre le prix.

— Le prix ?

La voix était inquiète. Sur l'asphalte, la lune mollement faisait danser les palmes ; il bruissait dans les arbres ; il crissait sur la route ; d'invisibles eaux attisaient la soif de mes lèvres.

— Le prix ? répéta le chauffeur. Quel prix ?

— Ad-dam, dis-je, le sang !

C'était parti tout seul, je ne sais pas comment, mais aujourd'hui, je suis sûr que les deux syllabes comme les boulets d'une fronde, visaient en réalité le Barbu.

Doucement, mais pesamment, la sandale de caoutchouc écrasa la pédale du frein. Lentement, la Panhard approcha du bas-côté de la route, mordit dessus ; le bruit de poêle à frire s'exaspéra puis se tut. Le chauffeur ne me quittait pas des yeux. Hors la Panhard et nous deux, il n'y avait pas âme qui vive à une année lumière à la ronde. Cela me rappela la traversée que j'avais faite du côté de Béni-Ounif, pour rejoindre mon unité que j'avais perdue. Je regardais dans la voiture : il n'y avait que le cric, mais il pouvait encore faire l'affaire.

Le chauffeur descendit lentement, passa devant le capot, vint m'ouvrir la porte :

— Descendez, effendi !

À tout hasard je pris le cric avec moi.

— Nous sommes arrivés ?

— Oustaz, excusez-moi, nous ne sommes plus très loin de la ville, mais vous n'êtes pas pressé, vous avez bien un peu de temps ?

Il tira sur la porte :

— Descendez, monseigneur, et... regardez !

Regarder quoi ? C'était la nuit. Je le dis au chauffeur. Il fit :

— Justement ! La nuit respire. Elle est criblée d'étoiles. Vous n'aimez pas les nuits criblées d'étoiles ?

Son bras levé prenait le ciel à témoin.

— Ne me dites pas que vous n'aimez pas mieux une nuit percée d'étoiles qu'une peau criblée de balles !...

La moutarde commençait à me monter au nez, parce qu'enfin quoi, qui permettait au chauffeur de faire de moi ce dément amant de peaux criblées de balles ? Encore doucement – juste pour la forme – je dis que, quand on est mal dans sa peau, sa peau non criblée mais indigne, on ne sent pas la beauté de la nuit.

— Sous la peau d'un veau je la sentirais, dit le chauffeur. Et puis, monseigneur, regardez la mer ! Elle est lisse, elle est douce... comme la joue d'une fiancée au soir de ses noces ; sentez la brise (il releva la tête pour humer dans l'air d'imperceptibles parfums). Écoutez le silence... Il n'y a pas un silence comme celui-ci sur toute la terre d'Égypte. Attendez Le Caire et vous verrez, vous entendrez... Le Caire, c'est une ville unique au monde.

— Comme toutes les villes, dis-je.

— Tout hérisson est une gazelle pour sa mère. Le Caire est beau, mon seigneur, mais, quand vous y serez, la masse des bruits du Caire sera pour vous comme celle du séjour des réprouvés.

Il mettait dans le mille, le chauffeur. Je craignais un guet-apens ; il m'offrait une plage de poésie. Je remis le cric dans la voiture. De toute façon le chauffeur m'avait oublié. Il parlait à la nuit, aux étoiles, aux joues veloutées des fiancées au soir de leurs noces. J'étais vexé. C'était lui qui m'avait poussé sur la voie : pourquoi rappeler la guerre, n'importe quelle guerre, quand on vibre sous les musiques des nuits criblées d'étoiles comme la corde sous l'archet.

Pour moi, la guerre éveillait des visions moins idylliques dans les replis de mon imagination, où je tâche de les étouffer à grands coups de distractions ou d'oublis.

Des silences interstellaires où il voguait, il fallait ramener le chauffeur sur la terre, la Panhard, les bruits du Caire et ma hâte d'arriver.

— Dans le silence tu entends les étoiles, je dis, tu as de la chance...

— Et vous effendi, qu'est-ce que vous entendez dans le silence ?

— La canonnade !

Il affaissa les épaules, comme sous une volée de bois vert.

— Et derrière la canonnade, j'entends les larmes des enfants, les cris des femmes, de tous ceux qui n'ont rien fait pour que les canons canonrent.

Le rang de ses dents blanches luit dans l'obscurité.

— Tu es pris ! dit-il. Son sourire s'étala dans la nuit.

— Pris... pourquoi ?

— Parce que, si tu veux arrêter les larmes, il faut arrêter la canonnade.

Seule la provocation pouvait répondre au raisonnement spécieux :

— Quelquefois, il faut des fleuves de sang pour laver des sources de larmes. Regarde les Algériens...

— Le sang ! Pourquoi le sang, effendi ? La vie est belle !

Il n'y a que ceux qui ignorent la beauté de la vie qui parlent comme vous. Pourtant, oustaz, vous avez l'air riche et bien portant. Nous, les Arabes, nous n'avons pas de peuple assez fou pour préférer la mort à la vie, les pleurs aux fleurs...

J'avais le choix entre le cric sur la figure et le cours de dignité. J'optai pour le second :

— Les fleurs de la servitude sont lavées de couleurs, lessivées de parfums.

Je regardais le chauffeur brun sous la lune blanche. Inutile d'insister ! Aucun cric ne pourrait l'éveiller. Il souriait aux invisibles houris que la brise de la mer lui soufflait sur la peau, aux images qu'elle faisait flamboyer dans le blanc révolté de ses yeux. Du poste, resté allumé dans la voiture, coulait une musique épaisse et serpentine, et la voix, la lune, la mer, le sable ocre et les palmiers alanguis sur le bord de la route ne formaient plus avec le balancement des épaules épaisses du chauffeur qu'une même masse d'accords indifférenciés : « Hayat ! La vie ! »

Nous rentrâmes dans la voiture. Je monologuais par pointes agressives, vite englouties par le désert ou narguées par le crissement des pneus. La voix n'en finissait pas d'enrouler-dérouler des volutes, ça et là secouées de spasmes. Entre les mains brunes, le volant dansait au rythme de l'incassable voix. Nous allons verser, c'est sûr, verser au désert un sang cette fois bêtement inutile.

— Oustaz, fis-je, qui chante comme ça ?

Le mépris du regard m'accabla :

— Mais, seigneur, c'est Keltoum ! Tous les Arabes connaissent Keltoum !

Mon cas était rédhibitoire ; le chauffeur ne pouvait pas arrêter une seconde fois.

— Comment faites-vous pour vivre sans elle ? dit-il simplement.

Nous étions devant l'hôtel t'attendis que mes valises fussent rentrées dans le hall.

— Oustaz, dis-je, mille mercis ! Avant de te quitter, je te dois un éclaircissement.

— Je n'en ai pas besoin, dit le chauffeur, j'ai très bien compris. Et puis... quand la vie est trop claire, ce n'est plus la vie.

— Je t'ai dit tout à l'heure que j'étais libanais. Ce n'est pas vrai.

— Tu es un Arabe.

— Je suis un homme et cela suffit, mais... au juste... Tu sais ce que je suis ?

— Tu es mon frère, dit le chauffeur. Il rit : Et tu as toute ta peau... Ta peau non criblée... et tout ton sang...

— Je suis algérien...

Le chauffeur lâcha ma main, comme si elle le brûlait. Il alla vers la porte à reculons, les doigts en éventail devant le blanc affolé de ses yeux, comme pour éviter des coups. Il bredouillait.

— Partez en paix, monseigneur, partez !...

Je lui tendais à bout de bras de vertes livres égyptiennes, il fuyait devant.

— C'est pour la course... C'est combien, la course ?

— C'est pour rien, effendi, pour rien !... Le plaisir de vous avoir connu n'a pas de prix...

Je dus courir derrière lui plus de cent mètres avant de fourrer l'argent dans la poche de son veston. Il pouvait comme tout un chacun aimer le bakchich, mais j'avais le choléra – et le choléra, c'est plus fort que la passion du bakchich.

En me regardant m'éloigner, il dit simplement :

— C'est comme cela que vous avez sorti les Français de votre pays... vous aimez la mort...

Je hurlai : — Non ! oustaz, non ! Jamais de la vie ! Nous aimons la vie... comme vous... comme tous les vivants de ce monde... Mais pas n'importe quelle vie, tu comprends ? Oustaz, pas n'importe laquelle !

Il me regarda longuement :

— Tu es algérien, mais tu es vivant... et c'est l'essentiel.

Derrière moi, longtemps j'entendis sa voix rauque égrener sur la poussière du trottoir, juste sur mes talons :

— Hayat !... Hayat !... La vie !...

FIN

Note de version

Édition électronique
Première version
Septembre 2013